

# **La plume et la terre**

## **Écrire sur son exploitation agricole en Europe occidentale (1650-1850)**

Sous la direction de Fulgence Delleaux  
avec la collaboration de Michel Hermans



Maquette de couverture : Véronique Geubelle

En couverture : Rodolphe Gauthier, *Le Reposoir vu du sud-ouest*, 1791, huile sur toile, détail. Collection privée © Fondation Le Reposoir. Photographie Nevil de Tscherner

Mise en page : Émilie Hamoir

© Presses universitaires de Namur, 2021

Rue Grandgagnage, 19

5000 Namur (Belgique)

Tél. : +32 (0) 81 72 48 84

Fax : +32 (0) 81 72 49 12

E-mail : [pun@unamur.be](mailto:pun@unamur.be)

Site web : <http://www.pun.be>

Dépôt légal : D/2021/1881/21

ISBN-version papier : 978-2-39029-153-4

ISBN - version PDF : 978-2-39029-154-1

Imprimé en Belgique.

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation, même partielles, y compris les microfilms et les supports informatiques, réservés pour tous les pays.

# Mémoires humbles

## Les écrits des travailleurs agricoles comme témoignages du changement social (région de Gérone, Catalogne, XVIII<sup>e</sup> siècle)<sup>1</sup>

Rosa Congost et Enric Saguer<sup>2</sup>

Durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier pendant sa deuxième moitié, le monde rural catalan a connu d'importantes transformations sociales, dans un contexte de croissance démographique et de développement économique régional<sup>3</sup>. Dans la région de Gérone, ce changement social a suivi deux directions qui ont abouti, lors des dernières décennies, à la visualisation de deux groupes sociaux pourvus d'une conscience propre. Le premier, l'un de ceux qui s'autoqualifient d'*hisendats* (propriétaires fonciers et rentiers), provient de lignées d'origine essentiellement paysanne qui, au moyen d'un processus d'accumulation de terres et de différenciation sociale, ont fini par devenir la classe rentière par excellence dans la région<sup>4</sup>. Le deuxième, reconnu sous l'étiquette de *menestrals*, correspond à la frange la plus riche des travailleurs agricoles, les *treballadors*. Un accès à la terre relativement facile, favorisé par la pratique du bail emphytéotique et par le recours au crédit, a permis, tout au long de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, à une partie des familles de ces humbles – bien que toujours dépendantes en partie

<sup>1</sup> Ce texte s'inscrit dans le projet de recherche PGC2018-096350-B-I00, financé par le ministère espagnol de Ciencia, Innovación y Universidades, et le Fonds européen de développement régional (FEDER) de l'Union européenne.

<sup>2</sup> Traduction Florence Detry. Nous remercions Fulgence Delleaux pour ses suggestions et la supervision de notre contribution.

<sup>3</sup> Sur le développement économique de la Catalogne durant le XIX<sup>e</sup> siècle, voir Pierre VILAR, *La Catalogne dans l'Espagne moderne. Recherches sur les fondements économiques des structures nationales*, Paris, École pratique des hautes études – SEVPEN, 3 vol. ; et aussi Jaume TORRAS ELÍAS, « L'economia catalana abans del 1800. Un esquema », in Jordi NADAL, Jordi MALUQUER, Carles SUDRIÀ et Francesc CABANA (éd.), *Història econòmica de la Catalunya contemporània*, vol. 1, *La formació d'una societat industrial*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, 1994, p. 13-38.

<sup>4</sup> Au sujet des processus de différenciation sociale et l'émergence des *hisendats*, voir spécialement Pere GÍFRE RIBAS, *Els senyors útils i propietaris de mas. La formació històrica d'un grup social pagès (vegueria de Girona, 1486-1730)*, Barcelone, Fundació Noguera, 2012 ; Rosa CONGOST, *Els propietaris i les altres. La regió de Girona, 1768-1862*, Vic, Eumo, 1990 ; *Id.*, « De pagesos a hisendats: Reflexions sobre l'anàlisi dels grups socials dominants. La regió de Girona (1780-1840) », *Recerques: Història, economia i cultura*, vol. 35, 1997, p. 52-72 ; Mònica BOSCH PORTELL, *La formació d'una classe dirigent (1790-1850). Els Carles en la societat gironina*, Gérone, Universitat de Girona, thèse doctorale, 2018.

de leurs revenus issus du travail salarié au sein des exploitations agricoles ou *masos* – de connaître un accroissement relatif de leur patrimoine et une certaine amélioration de leurs niveaux de consommation. Des mutations économiques qui ont entraîné une conscience sociale nouvelle et l'émergence, dès lors, de la dénomination de *menestral*<sup>5</sup>.

Dans ce travail, nous désirons nous centrer sur ce groupe des *treballadors*, afin de mettre l'accent sur la situation suivante : outre les preuves quantitatives qui peuvent être mises à jour et examinées par le biais des traditionnels registres fiscaux, inventaires de biens, contrats de mariage et autres documentations, il existe aussi des documents à caractère mémorialistique qui constituent une référence importante, non seulement pour illustrer les processus de changement social avec des détails concrets et personnalisés, mais aussi pour mieux les comprendre et en souligner certains éléments qui, dans les approches plus impersonnelles, peuvent parfois passer inaperçus.

## Les registres écrits par les *treballadors*

La simple existence de textes rédigés directement par des travailleurs agricoles pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, et non pas par les intermédiaires culturels habituels – curé, notaire, fonctionnaire municipal –, constitue un fait singulier. À cette époque, les textes élaborés par des individus provenant de catégories sociales inférieures, en particulier dans le milieu rural, où le réseau d'institutions d'enseignement est moins développé que dans les centres urbains, ne sont pas fréquents. L'existence de ces textes, bien que peu nombreux, pourrait d'abord suggérer des niveaux d'alphabétisation rurale relativement élevés, tout du moins parmi la population masculine<sup>6</sup>.

La littérature mémorialistique dans toutes ses variantes – mémoires, livres de famille, récits de voyage – est relativement abondante durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, mais correspond le plus souvent à des artisans<sup>7</sup>, à des paysans-proprétaires ou à des personnes provenant de l'élite sociale. Dans le milieu qui nous intéresse, en

<sup>5</sup> Rosa CONGOST, « Més enllà de les etiquetes. Reflexions sobre l'anàlisi dels grups socials humils. La regió de Girona (1770-1850) », *Recerques: Història, economia i cultura*, vol. 68, 2014, p. 165-191.

<sup>6</sup> Le progrès de l'alphabétisation et la capacité d'écriture parmi la population rurale et, spécialement, les groupes subalternes sont encore des aspects peu connus de l'histoire sociale et culturelle catalane. Certaines recherches remettent en question de façon sérieuse et fiable les contextes d'analphabétisme généralisé et signalent des niveaux importants et croissants d'alphabétisation durant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. En rapport avec notre zone d'étude, voir Ricard EXPÓSITO AMAGAT, « Nivells d'alfabetització i pràctiques de cultura escrita a la Catalunya moderna urbana i rural. Aprendre i saber de llegir, escriure, comptar i altres arts », *Revista de Llengua i Dret*, vol. 63, 2015, p. 113-143, et Javier ANTÓN PELAYO, *La herencia cultural. Alfabetización y lectura en la ciudad de Girona (1747-1807)*, Bellaterra, Universitat Autònoma de Barcelona, 1998.

<sup>7</sup> Voir, en particulier, James S. AMELANG, *El vuelo de Ícaro. La autobiografía popular en la Europa Moderna*, Madrid, Siglo XXI.

l'occurrence rural, les textes qui prédominent sont ceux élaborés par des *pagesos de mas* (paysans-propriétaires de mas). À l'époque moderne, dans la Catalunya Vella – la région historique liée à l'existence de *masos* autour desquels s'organisent la population et le territoire –, les personnes qui avaient la propriété utile de ces mas s'identifient comme des *pagesos*. La transformation rentière dans beaucoup de cas aboutit, déjà à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, à l'adoption d'une nouvelle étiquette sociale : celle d'*hisendat*. Les archives familiales de ces riches paysans-propriétaires contiennent une quantité importante de textes qu'ils ont rédigés eux-mêmes : outre la documentation strictement comptable et les copies des papiers notariaux, en lien avec la constitution et la transmission de leur patrimoine, documentation qui est fréquente depuis le xiii<sup>e</sup> ou xiv<sup>e</sup> siècle, les *pagesos* conservent effectivement des cahiers où ils ont consigné des éléments qui les préoccupent ou les intéressent, en rapport avec la famille, les récoltes, la météorologie, le patrimoine, mais aussi la paroisse, la religion, les affaires municipales ou encore les guerres. Si ces cahiers ne sont pas aussi nombreux que les *llibres mestre* – une sorte de catalogue de la documentation conservée dans les archives familiales des paysans –, on en connaît tout de même l'existence d'une soixantaine et il est probable que beaucoup n'aient pas encore été localisés<sup>8</sup>. Ces documents, que Xavier Torres regroupe sous la dénomination de « livres de famille de paysans », couvrent une période allant du xvii<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> siècle, et sont donc rédigés essentiellement par l'élite de la paysannerie. Dans son étude sur ce type d'écrits, Xavier Torres souligne que leurs auteurs ne représentent à l'évidence qu'une minorité et que *de facto* nombreux sont les ruraux les plus humbles à demeurer « sans mémoires ».

Il est vrai que la littérature mémorialistique relative aux travailleurs agricoles du xviii<sup>e</sup> siècle est peu abondante. Les archives familiales, correspondant à ce type de catégorie sociale, ne sont guère plus nombreuses. Par conséquent, les deux textes que nous présenterons ci-dessous sont, à ce jour, peu communs. L'un d'eux est connu depuis 1975 et a été l'objet de diverses éditions<sup>9</sup>. Il s'agit des mémoires de Sebastià Casanovas i Canut (1710-1766), descendant d'une famille paysanne aisée de Palau-saverdera, qui fut un temps domestique, puis journalier. L'autre est

<sup>8</sup> Xavier TORRES, *Els llibres de família de pagès. Memòries de pagès, memòries de mas (segles xvi-xviii)*, Gérone, CCG Edicions - Associació d'Història Rural - Universitat de Girona, 2000.

<sup>9</sup> Le document, qui avait été conservé dans les archives familiales (famille Turró de Palau-saverdera), a été acquis ensuite par la Bibliothèque de Catalogne (ms. 8937). Les deux éditions existantes sont : Sebastià CASANOVAS I CANUT, *Memòries d'un pagès del segle xviii*, Barcelone, Curial / Departament de Filologia Catalana de la Universitat de Barcelona, Biblioteca Torres Amat, édité par Jordi GELI et Maria Àngels ANGLADA, 1978 ; Sebastià CASANOVAS I CANUT, *El manuscrit de Palau-saverdera. Memòries d'un pagès empordanès del segle xviii*, édité par Jordi GELI et Maria Àngels ANGLADA, Figueras, Carles Vallès Editor, 1986. Les citations que nous avons employées proviennent de cette deuxième édition.

le « Livre de notes » de Narcís Gaspar (1754-1811), travailleur agricole résidant au village de Terrades, qui parvint à acquérir plusieurs terres<sup>10</sup>.

Si les deux textes en question présentent des perspectives opposées – processus de déclassement pour Casanovas et mobilité ascendante pour Gaspar –, ils sont toutefois d'un grand intérêt, car ils offrent justement la possibilité d'observer le croisement de ce type de trajectoires socio-économiques tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les deux textes sont aussi très différents des points de vue de la forme, du contenu et de la chronologie. Ils permettent en tout cas d'obtenir une vision sur le temps long, intergénérationnelle. Le moment de leur rédaction conditionne évidemment le résultat : Casanovas, qui conclut son récit vers 1760, relate surtout l'énorme coût de la guerre de Succession (1700-1714) et les difficultés pour en surmonter les conséquences durant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ; Gaspar, quant à lui, débute ses notes en 1788, soit au terme d'une période de croissance et juste avant l'occupation française favorisée par la guerre du Roussillon ou de la Convention (1793-1795), des notes qui reflètent alors la consolidation d'un petit patrimoine lentement acquis. La forme narrative et le contenu sont également très dissemblables : quand Casanovas construit un véritable récit avec une narration cohérente, parfaitement organisée en chapitres successifs et chronologiquement ordonnés, sur la décadence de son patrimoine familial, Gaspar, à l'inverse, rassemble de façon peu ordonnée, dans un cahier qui n'a pas de fil conducteur, des notes sur des thématiques diverses : événements familiaux (baptêmes, décès) et patrimoniaux (achats et ventes, opérations de crédit), informations paroissiales, recettes pour guérir des maladies, copies de textes dévotionnels, etc. À telle enseigne que le texte de Casanovas pourrait être qualifié de récit mémorialistique et que celui de Gaspar pourrait s'apparenter davantage à un livre de famille.

## Le manuscrit de Sebastià Casanovas

Sebastià Casanovas commence à écrire son manuscrit au début des années 1750. Il est alors âgé d'un peu plus de 40 ans. Les passages, où il narre sa jeunesse passée en tant que domestique, puis comme journalier, font bel et bien de son récit familial un témoignage des humbles.

Casanovas se marie en 1745, à l'âge de 35 ans. De son union naissent au moins un fils et deux filles. C'est en pensant à eux, et en particulier à son garçon Isidre destiné à être son héritier, mais aussi à ses futurs petits-enfants, que Casanovas entame son livre en 1751 ou 1752. Toutefois, à la différence des livres de famille, qui ont tendance à célébrer les gloires des ancêtres ou à en cacher les méfaits,

---

<sup>10</sup> Le document provient des archives particulières du mas Avellana de Les Preses, *Llibre de Notas*. Nous ignorons de quelle façon il a fini par être intégré dans la documentation de ce patrimoine de la région de la Garrotxa, avec lequel il a peu de choses en commun, tant en matière sociale qu'en matière géographique.

Casanovas tient à présenter la plupart de ses proches, en commençant par ses parents, comme des personnes spécialement perverses, méritant bien, d'une certaine façon, la situation misérable dans laquelle ils ont fini par se retrouver. Les mémoires de Sebastià Casanovas s'interrompent brusquement en 1756. Pourtant, il ne meurt que dix ans plus tard. On pourrait alors envisager qu'il a continué à écrire et que les derniers feuillets ont été perdus. Mais son inventaire après décès réalisé en 1767, en raison du double mariage de sa femme veuve et de son fils Isidre, révèle que ses biens ne semblent guère plus nombreux qu'à la date où s'arrête son récit<sup>11</sup>.

Au moment où Casanovas entreprend la rédaction de son manuscrit, au sein de son mas à Palau-saverdera, il a pu récupérer la majeure partie des terres de son père – environ 15 hectares –, qui étaient passées dans d'autres mains, en raison des dettes que ce dernier avait contractées, à la suite de la guerre. Une situation qui avait donc contraint Sebastià Casanovas à devenir un *treballador*. Nous laisserons ici de côté la description très détaillée de l'infortune paternelle, pour nous centrer essentiellement sur les informations relatives à la vie de Casanovas comme humble.

### L'éducation d'un fils de paysan-proprétaire ruiné

Il importe de préciser que l'écriture d'un tel texte, si passionnant pour l'historien ruraliste d'aujourd'hui, fut possible grâce à l'action des grands-parents de Casanovas, qui lui ont permis d'étudier et de savoir finalement manier la plume. En effet, dans le chapitre intitulé « Sur la façon dont je restai en Espagne... », Sebastià Casanovas rappelle qu'il a passé son enfance chez son grand-père maternel Jerònim Canut, un négociant de Sant Pere Pescador. Durant cette période, ses parents, réfugiés après la guerre de Succession, ont à peine de quoi vivre et manger. Le fait que Casanovas soit resté en Catalogne est dû, semble-t-il, à l'intervention décisive de l'épouse de Jerònim, la grand-mère Gerònima, qui l'aime beaucoup. L'errance et la misère de ses parents ne lui auraient évidemment pas permis d'étudier. Sebastià Casanovas se souvient avec gratitude de ces années :

« durant tout le temps que je restai chez mon grand-père, comme je l'ai dit, il m'a toujours fait aller étudier, et ce fut tant et tant la compréhension que Dieu Notre Seigneur me donna, qu'il est vrai que j'apprenais tout quand je voulais apprendre, de sorte qu'à l'âge de douze ans à peine atteint, je commençai déjà à donner le *Compendi*, pour aller ensuite vers la philosophie »<sup>12</sup>.

Le maître d'école de Sant Pere Pescador se prend d'affection pour le jeune Sebastià, qui se révèle être un élève brillant, à tel point qu'il n'hésite pas à l'emmener avec lui lors de ses déplacements. Malgré son jeune âge, Sebastià étonne ses

<sup>11</sup> Arxiu Històric de Girona, Protocols, notarie de Castelló d'Empúries, Ca 1754, 10 juillet 1767.

<sup>12</sup> Sebastià CASANOVAS, *El manuscrit*, p. 79.

interlocuteurs par ses questions et ses discussions. Son grand-père, très orgueilleux, se promène et parade également partout avec lui. Casanovas raconte qu'un jour, à l'occasion d'une visite chez un notable de Gérone, un jeune aumônier le met à l'épreuve plusieurs fois. Les personnes présentes sont si admiratives que l'hôte propose à Jerònim Canut d'héberger et de nourrir son petit-fils, et de lui payer ses études, afin qu'il puisse devenir aumônier.

Nonobstant, au bout d'un certain temps, le grand-père commence un peu à se lasser du petit-fils prodige. Puis son maître décide de quitter le village. Les choses se gâtent alors quelque peu pour Casanovas, comme il le rapporte :

« Comme dans la ville de Sant Pere Pescador il n'y avait pas de maître, je me perdais comme l'âme de Judas, comme le dit le proverbe, et alors mon grand-père me fit aller à Figueres, et là j'allai quelques mois étudier la Grammaire, et ensuite je commençai à donner le *Compendi* [...] »<sup>13</sup>.

Dans le chapitre suivant de son manuscrit, titré « Lorsque sur ce mon père revint du Roussillon et termina de gaspiller toute la fortune », Casanovas relate que son père, dont le retour au pays avait été autorisé par un décret de 1723, lui procure dans un premier temps des livres, pour parfaire son instruction sous la direction d'un sacristain de Palau-saverdera. Mais celui-ci n'a apparemment pas le courage de lui enseigner quelque chose de nouveau, si bien que son père estime qu'il doit se mettre à travailler. Sebastià explique la fin de son éducation de cette manière : « ainsi je ne me suis plus jamais occupé des livres ; je remercie le Seigneur qui a maintenu pour moi la capacité de lire et d'écrire ». Après avoir exprimé cette reconnaissance, Casanovas s'excuse des éventuelles erreurs d'orthographe et de syntaxe qu'il peut commettre dans son manuscrit :

« Parce que né en 1710, j'abandonnai les études en 1723, et comme alors je ne me suis plus jamais occupé des livres, ni ai reçu un enseignement, je ne puis assurer de ne pas y avoir fait beaucoup de fautes, tant d'une chose que de l'autre ; parce que personne ne peut savoir sans avoir été instruit, et la plupart du livre a été écrit la nuit, quand j'avais fini de travailler »<sup>14</sup>.

### Les conditions de vie matérielle d'un *treballador*

Comme nous l'avons déjà indiqué, les écrits de Casanovas constituent un témoignage précieux sur les conditions de vie matérielle des travailleurs agricoles, permanents et saisonniers, au service des mas de la région de Gérone au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Après avoir estimé qu'il avait pu être, lors de son enfance passée chez son grand-père maternel, « très bien chaussé et vêtu, et encore mieux servi en aliments

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 84.

et en boissons », Sebastià Casanovas rappelle que ces besoins-là étaient garantis, lorsqu'il est en premier lieu engagé dans différents mas comme domestique (*mosso*) à partir de 1730, l'année de ses 20 ans où son père régularise son émancipation devant notaire :

« [...] et comme je me trouvais également sans chaussures ni vêtements, je me décidai à fuir la maison pour aller servir dans les mas, en pensant que je pourrais au moins manger à ma faim et être chaussé et vêtu grâce à ce que j'allais gagner ; et pensant aussi que, par la suite, je verrais bien si j'arrivais à amasser quelques biens pour la vieillesse, puisque je voyais bien que de cette maison il n'allait rester que peu de choses »<sup>15</sup>.

Les domestiques sont généralement embauchés à l'année. Le paysan-proprétaire (*pageso de mas*) ou le métayer se doit en général de les rétribuer mensuellement ou annuellement en argent ; cette somme s'appelle la *soldada*. Il doit aussi les loger et nourrir sur place, de façon parfois substantielle, comme le rapporte Casanovas au sujet de son engagement dans un mas à Torroella de Montgrí : « les jours de viande, celle de mouton était interminable, et de même pour les jours de poisson, le meilleur poisson qui pouvait être pêché », se souvient-il dans son récit<sup>16</sup>. Dans celui-ci, il y consigne également les biens qu'il emporte, lorsqu'il quitte la maison paternelle pour devenir *mosso* :

« 1<sup>e</sup>, une chemise terriblement mauvaise ; 2<sup>e</sup>, une chemisette en cordillats tannés et sans manches ; 3<sup>e</sup>, un pantalon de toile qui me faisait honte ; 4<sup>e</sup>, des sabots, que j'emportai sous le bras ; 5<sup>e</sup>, une gibecière de peau de chèvre ; 6<sup>e</sup>, une pièce d'un sou »<sup>17</sup>.

Quand, vers 1740, ayant atteint l'âge de 30 ans, Casanovas se décide d'abandonner la vie de domestique pour retourner s'installer chez ses parents et devenir journalier, il insiste aussi sur ses conditions de vie matérielle. Il souligne la pauvreté de la maison parentale : « ni un clou sur les murs, ni un seul fer pour fabriquer un coin, ni un seul morceau de toile pour m'envelopper le doigt où je m'étais coupé ». Il insiste également sur le fait qu'il n'avait pas les moyens de demander un « crédit pour obtenir de l'argent » ni « d'outils pour gagner un salaire journalier »<sup>18</sup>. De fait, son premier argent est destiné à acheter les instruments de travail indispensables pour la vie de journalier qu'il entame, en proposant désormais ses services de façon temporaire auprès des mas de la région : « une houe, une serfouette, une serpe » et aussi un « petit drap grossier », note-t-il<sup>19</sup>. Au cours de son récit, on perçoit ainsi de façon plus générale les difficultés rencontrées par les *treballadors* pour subvenir à leurs besoins les plus essentiels.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 107.

Durant un certain temps, compte tenu de l'indigence de la maison de ses parents, Casanovas est contraint de trouver refuge chez les paysans qui l'emploient. Il doit même « aller dormir dans les meules de paille, tant en hiver qu'en été »<sup>20</sup>. Il résume encore cette période de sa vie de la façon suivante :

« Je passai au moins 7 à 8 ans dans la plus grande misère que l'on puisse imaginer, même si, par la miséricorde de Dieu notre Seigneur, j'ai toujours eu une bonne santé ; mais, d'un autre côté, je me suis souvent vu affamé, rempli de poux et presque tout nu, ayant déchiré les vêtements que j'avais lorsque j'étais venu de la maison des maîtres [...]. Comme j'avais déjà déchiré les vêtements que je portais au moment de quitter les maîtres, et ceux que j'avais étaient en très mauvais état, n'ayant pas pu m'en coudre d'autres vu que le travail effectué me permettait à peine de subvenir à mes besoins, comme cela a été dit et redit, et comme je devais toujours aller dormir dans les meules, j'étais tellement rempli de poux que personne ne pouvait me voir dans son entourage ; c'est ainsi que j'allais parfois chercher un fagot de bois et, durant la nuit, lorsque tout le monde était parti, je chauffais le four et me déshabillais alors entièrement, et je mettais tous les vêtements dans le four, et, de cette façon, je tuais les poux ; mais un jour cette pratique aurait pu me coûter bien cher, car j'avais trop chauffé le four, mais heureusement je me rendis compte à temps que les habits commençaient déjà à fumer ; si mes habits avaient brûlé jusqu'au bout, je n'aurais pas pu avoir d'autres vêtements, qu'ils soient bons ou mauvais ; on peut alors imaginer comment je me serais retrouvé »<sup>21</sup>.

Il est possible ici que Casanovas exagère les misères de son passé, afin de mettre davantage en valeur le mérite d'avoir pu finalement améliorer sa position socio-économique en récupérant les biens de son père. En tout cas, lorsqu'il se remémore son existence de journalier agricole, Casanovas n'oublie pas de signaler les problèmes associés à l'alimentation, en précisant que les salaires offerts par les exploitants des mas n'incluaient pas les repas :

« [...] les matins, lorsque je devais aller au travail journalier, je devais me lever très tôt pour me préparer quelque chose à manger et les victuailles devaient servir pour toute la journée ; mais le pire, c'était le soir, lorsque j'arrivais chez moi très fatigué et épuisé à cause du travail et du chemin parcouru, et souvent en arrivant de nuit, je me retrouvais chez moi sans feu, ni lumière, ni assiette propre, ni marmite, ni eau pour me préparer une assiette de soupe ; et c'est ainsi que très souvent, en arrivant chez moi, je me mettais à pleurer, et j'allais me coucher sans rien dans le ventre ; et, le lendemain matin, je me retrouvais face au même conflit, devant retourner au travail journalier »<sup>22</sup>.

En ce qui concerne les alternatives à cette condition précaire de *treballador*, Sebastià Casanovas parvient, durant ses années de jeunesse, à envisager trois : s'en aller vivre en Roussillon, aller mendier, comme beaucoup de ses parents proches ont dû finalement le faire, ou s'enrôler au service du roi. La fuite vers

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 111-112.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 112.

le pays voisin, par imitation de ses propres parents, n'est rien de plus qu'une tentation passagère. Par orgueil, il refuse complètement la deuxième alternative, qui fut celle de certains membres de sa famille : « d'abord je me serais laissé mourir de faim plutôt que d'aller mendier », reconnaît-il<sup>23</sup>. Il a sans doute consacré plus de temps à spéculer sur la troisième option citée, celle de devenir soldat, et qu'avait choisie l'un de ses cousins germains. Il a même envisagé la possibilité de mettre en avant sa formation et ses connaissances en lettres pour ne pas rester dans la simple condition de soldat.

### La recherche d'une revalorisation de son statut

En dépit des difficultés liées à sa condition de travailleur agricole salarié, Casanovas parvient peu à peu à récupérer certains lopins de terre du mas familial et décide de les mettre en valeur. Mais les importantes dettes laissées par son père compliquent la tâche. Durant plusieurs années, ses premières récoltes de grain ou ses premières vendanges sont souvent réquisitionnées par différents créanciers : autorités locales, mais aussi membres de la famille, qu'il nomme « troisièmes possesseurs ». Il subit par exemple une importante saisie en 1746.

Pour sortir de ce cercle vicieux et pour « subvenir à ses besoins », selon son expression, Casanovas multiplie donc au possible les engagements comme journalier dans les mas des environs : faucheur durant l'été, batteur de grains après la moisson, etc. Des engagements saisonniers qui ont pour but, dans un premier temps, de régler les dettes, puis, dans un second, de pouvoir mettre en culture ses propres terres qu'il parvient à récupérer :

« alors qu'avant j'allais gagner des salaires journaliers pour vivre ; à ce moment-là, j'essayais seulement de travailler pour me faire labourer quelques lopins de terre, grâce auxquels dans un certain temps je serai bien raccommodé [...] »<sup>24</sup>.

Il est possible que ces deux motivations dans le travail journalier de Sebastià Casanovas soient communes à bien d'autres *treballadors*, cherchant aussi à se procurer des petits lopins de terre par la prise d'un bail emphytéotique ou par un achat<sup>25</sup>. À cet égard, le texte de Casanovas offre des renseignements précieux, en général passés sous silence dans les sources documentaires habituelles<sup>26</sup>. On sait toutefois que les petites exploitations, constituées par les *treballadors*, s'orientent

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>25</sup> Rosa CONGOST, « The social dynamic of agricultural growth: the example of Catalan emphyteusis », in Gérard BÉAUR, Phillipp R. SCHOFIELD, Jean-Michel CHEVET et Maria-Teresa PEREZ-PICAZO (éd.), *Property Rights, Land Markets and Economic Growth in the European Countryside (13th-20th Centuries)*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 439-454.

<sup>26</sup> Sebastià CASANOVAS, *El manuscrit*, p. 111.

en bonne partie vers la viticulture, sans néanmoins renoncer à d'autres cultures, produites en général de façon plus intensive que dans les *masos*<sup>27</sup>.

Mais ce désir d'ascension sociale – pour Casanovas, il relève davantage du rétablissement – et *a fortiori* de semi-indépendance<sup>28</sup>, qui aboutira à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour certains *treballadors* à se dénommer dorénavant *menestrals*, n'est pas aisé au début à satisfaire, car la demande de travail salarié est relativement restreinte dans les années 1730-1740, en particulier l'hiver. Elle implique pour les *treballadors* une forte mobilité, comme l'indique Casanovas :

« Étant donné le très peu de travail que l'on trouvait, à maintes reprises je devais m'acharner pour qu'ils me fassent gagner un salaire journalier ; et même souvent je devais aller le gagner à Roses et très loin, comme à la Llosa, et dans la Cuana, et dans le Sinols et de même dans d'autres endroits ; et nous étions au mois de mai et nous ne gagnions pas plus de cinq sous, et avec ça nous devons nous débrouiller, et, à ce moment-là, des salaires journaliers pour gagner sa vie on en trouvait très peu »<sup>29</sup>.

La conjoncture tend toutefois à s'inverser par la suite. « Maintenant [...] nous devons garantir les journaliers quinze jours avant, et souvent même ils se ravisent », précise Casanovas, redevenu un paysan-proprétaire comme ses aïeux jadis<sup>30</sup>. Durant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, bon nombre de travailleurs agricoles parviennent à accroître leur patrimoine foncier, grâce à des contrats d'emphytéose. Une telle situation rend ces *treballadors* désormais moins dépendants du travail salarié et contraint les paysans-proprétaires de mas à revoir à la hausse leurs salaires, s'ils souhaitent bénéficier d'une main-d'œuvre pour continuer à exploiter leurs mas. Pour certains *treballadors*, cette conjoncture se traduit par

---

<sup>27</sup> Yvette BARBAZA, *Le paysage humain de la Costa Brava*, Paris, Armand Colin, 1966. La plupart des contrats emphytéotiques, qui sont le principal moyen d'accès à la propriété pour ce groupe social, sont liés au vignoble (cf. Rosa CONGOST, Pere GIFRE et Enric SAGUER, « More than just access to land: Emphyteusis and the redefinition of property rights in North-East Catalonia (eighteenth and nineteenth centuries) », in Rosa CONGOST et Pablo F. LUNA (éd.), *Agrarian Change and Imperfect Property Emphyteusis in Europe (16th to 19th Centuries)*, Turnhout, Brepols, 2018, p. 135-156). À partir d'un échantillon de six cent vingt-sept inventaires de travailleurs, nous avons observé que 83 % d'entre eux possèdent une certaine superficie de terre et que, sur ce total, 65 % sont engagés dans la viticulture, en partie ou en totalité.

<sup>28</sup> En effet, certaines petites exploitations des *treballadors*, avec l'ajout de quelques parcelles de terres louées, peuvent parfois dégager des excédents négociables et permettre ainsi à leurs propriétaires d'acquérir une relative indépendance, ponctuelle, même si les liens avec les paysans-proprétaires perdurent. Récemment, Josep Mas a souligné que de nombreux travailleurs de l'Empordà possédaient également des bottes et des cuves pour stocker le vin et que leur capacité dépassait largement les besoins de consommation d'une unité familiale (Josep MAS, « Els cellers i la vinya en els inventaris post mortem de pagesos selvatans i de treballadors empordanesos de la segona meitat del segle XVIII », dactylographié non publié).

<sup>29</sup> Sebastià CASANOVAS, *El manuscrit*, p. 111. Comme nous l'avons déjà vu, Casanovas expliquait que, chaque matin, il devait préparer son repas qu'il emportait au travail.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 111.

une augmentation de leurs revenus annuels<sup>31</sup>, donnant la possibilité d'exploiter en parallèle quelques lopins de terre. C'est le cas précisément de Casanovas :

« je me suis mis à faire labourer un champ en échange de travail journalier ou d'argent quand j'en avais, comme je l'ai déjà dit, et en peu de temps, je me suis assez bien raccommo­dé ; parce que je récoltais une quantité de blé et faisais un peu de vin à mon compte, et entre un peu de blé qui m'arrivait et quelques raisins, j'avais de quoi payer le cadastre et je réglais les autres charges. Et en peu de temps, comme je l'ai dit, j'ai pu m'habiller, m'acheter quelques meubles et, en même temps, dans ce lopin de terre devant la maison, cueillir beaucoup de lin et très bon ; avec cela pendant un certain temps j'allais être bien raccommo­dé si ce n'était à cause de mon père et de mes frères, qui me rendent la vie impossible, comme cela sera dit plus loin »<sup>32</sup>.

Ce processus permet finalement à Casanovas et à sa famille de retrouver leur dignité : dorénavant, « personne ne [pourra] se moquer d'eux, comme on le faisait avant », écrit-il<sup>33</sup>. Casanovas est probablement ici en train de penser à ce que les habitants de son village pensaient de lui, surtout ceux qui connaissaient et partageaient ses origines de famille aisée. Le texte de Casanovas offre une illustration des possibilités d'ascension socio-économique offertes à beaucoup d'individus d'origine humble à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la région de Gérone<sup>34</sup>. Des *treballadors* quelque peu enrichis peuvent bénéficier maintenant d'une plus grande considération sociale, les poussant même à se désigner différemment.

## La mise en ménage

Lorsqu'à l'âge de 30 ans, Casanovas choisit de quitter ses fonctions de domestique et de se tourner vers le métier de journalier, en revenant s'installer dans la

<sup>31</sup> De fait, les seules données sérielles dont nous disposons sur les salaires dans la région de Gérone correspondent aux revenus d'un aide-maçon de la construction de la cathédrale de Gérone. Selon ces séries, les salaires n'auraient pas subi de variation durant le XVIII<sup>e</sup> siècle et se seraient stabilisés à 6 sous. Casanovas nous parle des variations des salaires journaliers au cours de l'année et indique comme preuve que la plupart des revenus en 1756 dépassaient non seulement les 5 sous, mais aussi le niveau de vie. De fait, dans la documentation notariale, nous trouvons assez bien de références à des salaires de 7 sous et de 6 deniers. Voir aussi Ramon GARRABOU et Enric TELLO, « Salario come costo, salario come reddito: Il prezzo delle giornate agricole nella Catalogna contemporanea (1727-1930) », *Meridiana*, vol. 24, 1995, p. 173-203.

<sup>32</sup> Sebastià CASANOVAS, *El manuscrit*, p. 113-114.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>34</sup> Rosa CONGOST, Eulàlia ESTEVE et Albert SERRAMONTMANY, « L'évolution du niveau de vie des pauvres. La petite paysannerie de la région de Gérone (1750-1800) », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 64, 2017, n° 4, p. 84-104 ; Rosa CONGOST et Rosa ROS, « Els inventaris de la gent humil: els treballadors de la regió de Girona al segle XVIII », in Belén MORENO, *Els inventaris post mortem: una font per a la història econòmica i social*, Gérone, Associació d'Història Rural de les Comarques Gironines, Centre de Recerca d'Història Rural de la Universitat de Girona, Documenta Universitaria, 2018, p. 63-86.

maison paternelle, c'est dans l'espoir, on l'a vu, de retrouver à terme le statut familial d'autrefois, mais c'est aussi avec la ferme volonté de « former un nid », selon ses mots, autrement dit de se marier. Comme il le fait souvent au moment de rapporter les décisions compliquées de sa vie, Casanovas énumère dans son texte une à une les difficultés pour arriver à mettre en œuvre ce projet :

« Me voyant avec tant de travail et de misères, comme cela a été dit et redit, j'hésitais fort à me marier, pour des causes et des motifs divers ; d'abord, parce que je n'avais pas de quoi subvenir à mes besoins, ayant encore moins en ce qui concerne les vêtements pour me couvrir et ne possédant aucun meuble dans la maison ; la deuxième [raison], à cause des nombreux et horribles nuages devant lesquels je me voyais, tant les dots de mes oncles que les legs de ma grand-mère ; la troisième, à cause de mon père et de ma mère qui étaient si terribles [...] ; et une autre, qu'aucune mignonne, aussi pauvre qu'elle soit, ne voulait de moi parce qu'elles voyaient dans quelle situation je me trouvais, et d'autre part, parce qu'elles voyaient que j'aurais la même vie que mon père et tout le monde disait que la femme qui se marierait avec moi serait malheureuse, qu'elle ne manquerait pas d'avoir une mauvaise vie, tant de faim que de bastonnades, ce qui, grâce au Seigneur, a été tout le contraire [...] »<sup>35</sup>.

Ce mélange de doutes et de craintes au sujet de la possibilité et l'opportunité de se marier s'avère très intéressant, afin de comprendre les ressorts de la mise en ménage ou non des *treballadors* de la région de Gérone. La première raison doit être commune à beaucoup de travailleurs agricoles de la région : en effet, le manque de moyens, caractéristique des populations humbles, peut parfois représenter un frein à l'établissement d'un foyer. La question de la réputation, en lien avec les antécédents familiaux et les autres rumeurs qui courent au sein du village, est également cruciale. S'agissant de Casanovas, il est possible que sa situation soit même plus difficile, étant donné les très nombreuses dettes accumulées par son père. Néanmoins, il est étrange qu'il ne considère pas comme une valeur positive sa condition d'héritier et sa détermination à reconstituer une exploitation agricole qui fut auparavant importante. En tout cas, Sebastià Casanovas ne peut pas profiter de cette situation pour obtenir une dot plus élevée que celle reçue d'ordinaire par la plupart des jeunes mariés travailleurs. Sa dot s'élève à 50 livres. Le montant est connu grâce au contrat de mariage de Casanovas signé en 1751<sup>36</sup>. Dans son manuscrit, il prend le temps de commenter les espoirs que son mariage fait naître parmi les membres de sa famille, toujours prêts à lui réclamer les dots et les legs testamentaires impayés de ses parents, persuadés qu'il a reçu une dot importante.

<sup>35</sup> Sebastià CASANOVAS, *El manuscrit*, p. 115.

<sup>36</sup> Arxiu Històric de Girona, Protocols, notarie de Llança, Ll 135, 23 février 1751.

## Le « Livre de notes » du *jeune* Narcís Gaspar

Si le manuscrit de Sebastià Casanovas a été utilisé à diverses occasions par les historiens, il n'en va pas de même pour celui de Narcís Gaspar Bosch. Son « Livre de notes », qui contient quatre-vingt-quatre feuillets non numérotés et reliés avec un parchemin réutilisé, comme c'est souvent le cas à l'époque, est un document inédit. Ce n'est pas un journal, ni à proprement parler un récit mémorialistique, puisqu'il est organisé sous forme de notes relativement brèves, chacune étant intitulée « Note » dans la marge. Sur chaque page, il y a en général plusieurs notes – entre deux et quatre –, bien que certaines, plus longues, occupent plus d'une page.

L'orthographe employée dans ce manuscrit est assez éloignée des canons observables parmi les curés ou les notaires ruraux contemporains. En revanche, la calligraphie est claire et sûre. Les lignes sont scrupuleusement droites et la distance interlinéaire constante, peut-être parce que l'auteur utilise un guide-ligne. Le nombre de corrections et de ratures est très limité. Tout cela révèle une main qui a vraisemblablement pratiqué avec une certaine fréquence l'exercice de l'écriture, ce qui est, dans une certaine mesure, étonnant chez un *treballador*. Il est évident que Narcís Gaspar a reçu une formation, certes élémentaire, mais relativement solide. Dans le livre de testaments de sa paroisse de naissance, la présence d'un maître d'école, se consacrant à l'éducation et à l'alphabétisation des enfants, peut nous indiquer qu'il aurait au moins bénéficié de la proximité d'une figure similaire<sup>37</sup>.

Lorsque Narcís Gaspar débute la rédaction de son « Livre de notes », le 14 avril 1788, il est âgé de 33 ans, comme l'indique l'inscription insérée dans le titre intérieur du manuscrit, écrit et décoré par Narcís lui-même. La dernière note clairement datée remonte à novembre 1807, un an avant le début de la guerre d'indépendance. Bien qu'il ne soit pas possible d'établir la chronologie précise de l'écriture de chacune des notes, nous savons, par les références que ce livre contient, que Narcís l'a maintenu en activité durant une vingtaine d'années.

### Les origines et l'environnement socio-économiques d'un *treballador*

Narcís Gaspar est baptisé le 2 janvier 1755 en l'église paroissiale de Terrades, un village de la région de l'Empordà, situé à un peu plus de 12 kilomètres à vol d'oiseau de la frontière avec la France. Narcís décède « de maladie » dans le même village le 14 juillet 1811, durant la période d'occupation napoléonienne, à l'âge de 57 ans<sup>38</sup>. À plusieurs endroits de son « Livre de notes », il se dit « jeune », un terme qui ne désigne pas une tranche d'âge, mais un état civil, en l'occurrence

<sup>37</sup> Arxiu Diocesà de Girona, paroisse de Santa Cecília de Terrades, *Liber Testamentorum*, 1761-1820 (CAT ADG 3/352 1 1 T1).

<sup>38</sup> Arxiu Diocesà de Girona, paroisse de Santa Cecília de Terrades, Livres de baptêmes, 1795-1851 (CAT ADG 3/352 1 1 B3) et Livre de sépultures, 1761-1820 (CAT ADG 3/352 4 1 O2).

celui de célibataire. Narcís est donc un *conco*, pour reprendre l'expression familière employée à l'époque, qui réside probablement avec la famille de son frère Joseph, l'héritier. On comprend pourquoi son livre fait moins référence à ses affaires et biens personnels, même s'il en possède quelques-uns, qu'à ceux de la maison familiale, transmis à son frère aîné selon la coutume successorale.

La famille de Narcís est originaire de l'Armentera, une localité de l'Empordà, proche du littoral, située à 25 kilomètres à vol d'oiseau de Terrades. Elle est arrivée dans ce village au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, peu après la fin de la guerre avec la France et la redéfinition des frontières politiques par le traité des Pyrénées. La première mention des Gaspar à Terrades date de 1661, lorsque Montserrat Gaspar, trisaïeul de Narcís, est nommé procureur de Josep Blanch, qui, avec son frère Antoni, petit commerçant, réside dans la ville d'Elna, située de l'autre côté de la nouvelle frontière avec la France. En fait, c'est dans les rapports qu'entretient la famille Gaspar avec les frères Blanch, que l'on trouve l'origine du petit patrimoine foncier qui va être, un siècle plus tard, noté avec soin par Narcís Gaspar.

Montserrat Gaspar est un artisan-tailleur. Toutefois, il ne semble pas que ses descendants aient continué à exercer cette profession : ils sont systématiquement et exclusivement identifiés dans les sources comme *treballadors*, à l'image de la grande majorité des habitants de Terrades. En effet, en suivant la catégorisation établie par le recensement de Floridablanca en 1787, on constate que, sur les 453 habitants que compte le village de Terrades, 379 sont déclarés comme sans occupation – majoritairement des femmes et des enfants – et 72 avec occupation. Parmi ces derniers, on distingue ainsi des paysans (9), des journaliers (50), des domestiques (10), des ecclésiastiques (2) et une personne avec un privilège moins élevé<sup>39</sup>. À la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, il ne reste donc à Terrades aucun tailleur et, de façon générale, aucun artisan. On n'observe pas non plus de catégories en rapport avec les activités de négoce (marchands, transporteurs).

Entre Montserrat et Narcís Gaspar, il y a quatre sauts de générations (*figure 1*). Du premier mariage de Montserrat (avec Elisabet Anna) sont nés sept enfants. L'héritier est Joan Gaspar, arrière-arrière-grand-père de Narcís, qui à son tour a eu quatre enfants de son second mariage avec Anna Maria Fàbrega. Son héritier se nomme aussi Joan (Gaspar Fàbrega), et, en secondes noces, il a également eu quatre enfants et a donné le nom de Joan (Gaspar Riera) à celui qui, à cause du décès de l'aîné, allait finir par devenir l'héritier. Ce dernier, marié avec Caterina Bosch, a eu sept enfants, quatre filles et trois fils, dont le quatrième est l'auteur du manuscrit.

---

<sup>39</sup> *Censo de Floridablanca 1787*, t. III, *Comunidad Autónoma de la Submeseta Norte*, Madrid, Instituto Nacional de Estadística, 1986.

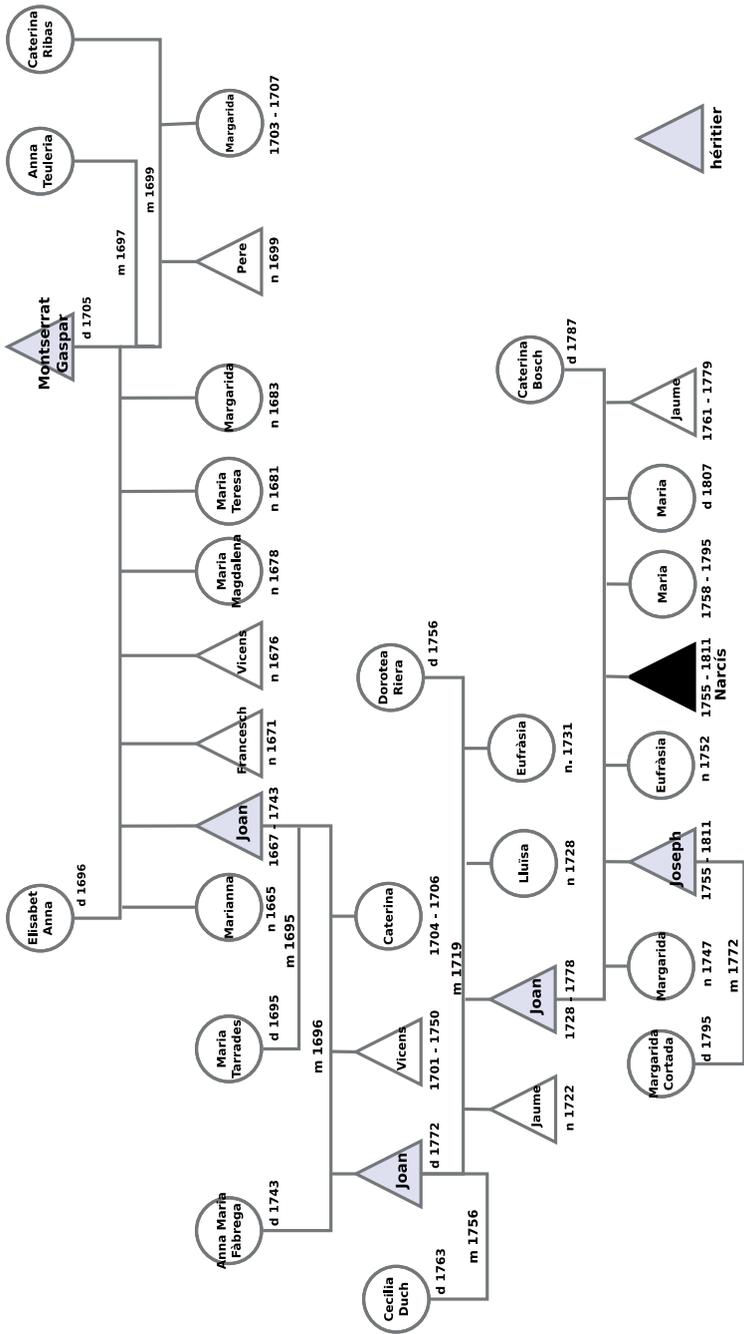


Figure 1. Généalogie de la famille Gaspar

## L'évolution du patrimoine de la famille d'un *treballador*

Bien qu'elle soit une famille de *treballadors*, les Gaspar ont un petit patrimoine foncier. On l'a noté plus haut avec le cas de Casanovas, il n'est pas rare que des travailleurs agricoles de l'Empordà possèdent tout de même quelques lopins de terre, souvent dédiés à la viticulture<sup>40</sup>. Les Gaspar accumulent ainsi deux maisons dans le village de Terrades et jusqu'à huit parcelles dispersées dans différents endroits de la commune. Nous ne disposons malheureusement pas d'un inventaire ou d'un cadastre, afin d'obtenir une image précise à un moment donné des terres familiales, mais le « Livre de notes » de Narcís Gaspar contient suffisamment d'informations assez détaillées de tous les actes et transactions liés à ce patrimoine, pour en faire une reconstruction approximative.

Vers 1788, la famille de Narcís détient sans doute entre 8 et 9 hectares, certains d'entre eux situés dans des terres marginales. Cela constitue une étendue remarquable qui situe les Gaspar dans la tranche élevée de leur catégorie sociale. Malgré cela, cette position n'est pas tout à fait confirmée par un autre indicateur habituel, à savoir le montant des dots payées aux filles de la famille. À cette époque, la moyenne des dots des *treballadors* se situe entre 65 et 70 livres<sup>41</sup>. En 1698, Montserrat Gaspar paie 64 livres barcelonaises à sa fille Maria, et, en 1734, la dot reçue par la fille qui se marie avec le *treballador* Joan Bagudà s'élève à 87 livres, alors que deux de ses frères reçoivent 60 livres. Les informations sur les dots que contient le manuscrit sont peu nombreuses, mais elles situent ainsi les Gaspar dans la tranche moyenne au sein de la catégorie des *treballadors*.

Une bonne partie du patrimoine de la famille de Narcís Gaspar, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire le sien et surtout celui de son frère Joseph, provient essentiellement de ce que Montserrat Gaspar a accumulé à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Entre 1677 et 1692, le trisaïeul a acquis, essentiellement par des achats, les deux maisons que nous avons citées, un potager et jusqu'à 28 *vessanes* de terre (6,2 ha). Les générations postérieures acquièrent quelques lopins supplémentaires : 7,5 *vessanes* avec Joan Gaspar Fàbrega, 4 *vessanes* avec Joan Gaspar Riera et 0,125 *vessane* avec Narcís Gaspar.

Il convient de préciser que les opérations en rapport avec les propriétés perdues à un moment donné par la famille ne sont pas consignées dans le cahier de Narcís Gaspar ; cela déforme probablement l'image que nous avons de l'évolution de son patrimoine sur un siècle. On sait seulement que l'héritier Joseph Gaspar Bosch est obligé de donner en gage ou de se défaire d'une série de parcelles, notamment

<sup>40</sup> Rosa CONGOST, Rosa ROS et Enric SAGUER, « Beyond Life Cycle and Inheritance Strategies. The Rise of a Middling Social Group in an Ancien Régime Society (Catalonia, Eighteenth Century) », *Journal of Social History*, vol. 49, 2016, p. 617-646.

<sup>41</sup> Rosa CONGOST et Rosa ROS, « Change in society, continuity in marriage: An approach to social dynamics through marriage contracts (Catalonia, 1750-1850) », *Continuity and Change*, vol. 28, 2013, n° 2, p. 273-306 ; Rosa CONGOST, Rosa ROS et Enric SAGUER, « Beyond Life Cycle ».

après l'épisode de guerre de 1793-1795, bien que celles-ci finissent en partie entre les mains de son frère Narcís. L'image globale qui découle du cahier est donc celle d'un patrimoine qui, à la suite d'un fort élan initial, est conservé avec de petites augmentations jusqu'à la cinquième génération, où la situation provoquée par la guerre de la Convention le fait chanceler. Toutefois, et il faut insister là-dessus, il ne s'agit que de l'image reflétée par le « Livre de notes » de Narcís Gaspar, laquelle ne peut être vérifiée au moyen d'une documentation alternative<sup>42</sup>.

Les achats fonciers de la famille Gaspar nécessitent un recours au crédit. Le livre de Narcís mentionne ainsi dix-neuf opérations de crédit, dont la plupart sont des annulations de dettes. On pourrait en déduire au premier abord que le patrimoine des Gaspar est relativement assaini. Mais il ne faut pas oublier que, d'ordinaire, dans les écrits personnels, on tend à mentionner davantage l'annulation de la dette que sa création. Si bien que les informations contenues dans le « Livre de notes » de Narcís Gaspar sont susceptibles de fausser ou de tronquer la réalité. Malgré tout, on peut déduire des écrits de Narcís deux idées importantes. Premièrement, une bonne partie des dettes générées par sa famille entre la moitié du xvii<sup>e</sup> siècle et la fin du xviii<sup>e</sup> siècle suit un objectif d'investissement, soit par l'acquisition de terres (1665 et 1669) ou d'une maison (1787), soit par la transformation des infrastructures, comme l'achat d'une cuve à vin en 1773, qui requiert la création d'une rente constituée de 30,5 livres. Il ne s'agit donc pas de dettes liées à des situations critiques, de pauvreté conjoncturelle ou encore à des tensions du système héréditaire. L'endettement des travailleurs agricoles ne signifie pas à chaque fois une chute dans la spirale du crédit qui conduit à la dépossession. L'autre élément à retenir est que la situation des Gaspar s'est modifiée dans les années 1790 : apparaissent des signes d'endettement faisant suite à des difficultés économiques, elles-mêmes liées à la guerre. L'endettement prend la forme de mises en gage de certaines propriétés, au moyen de ventes par *carta de gràcia* – certaines dans la famille elle-même, entre l'héritier Joseph et son frère Narcís.

### Les préoccupations d'un *treballador*

Le contenu du livre de Narcís Gaspar permet de se faire une idée approximative des questions qui l'intéressent ou tout du moins de celles qu'il considère réellement importantes et valant la peine d'être notées.

Une partie des notes de Narcís est consacrée à synthétiser et à référencer des documents. Certains d'entre eux sont en lien avec les biens fonciers de sa famille : ils font référence à leur acquisition, à leurs charges et aux altérations qu'ils ont pu

<sup>42</sup> Les protocoles correspondant à l'étude de notaire de Terrades n'ont pas été conservés (Marià BAIG ALEU, « La vila de Terrades i la seva antiga notaria: Església, territori i propietat », *Annals de l'Institut d'Estudis Empordanesos*, vol. 35, 2002, p. 141-197) et le fonds municipal déposé au Arxiu Comarcal de l'Alt Empordà contient seulement de la documentation postérieure à 1895.

subir au cours du temps, voire même avant leur achat. D'autres documents, qui sont repris dans le livre, servent à consolider des biens de propriété collective, entre les mains de la commune de Terrades ou répartis par celle-ci à un moment donné. Pour tous ces documents, Narcís indique systématiquement la référence notariale ou la localisation de l'acte. À la différence des livres où sont répertoriées les archives familiales (*llibres mestre*), le « Livre de notes » de Gaspar n'établit aucune relation explicite avec un fonds documentaire de ce type, bien que dans un passage il en mentionne l'existence.

Si nous devons catégoriser le manuscrit de Narcís Gaspar, nous pourrions l'assimiler au genre des livres de famille, avec toutes les ambiguïtés et les possibilités qui découlent de l'emploi de ce terme<sup>43</sup>. Toutefois, une première approche quantitative nous permet d'observer que, même si Narcís Gaspar montre un intérêt des plus significatifs pour les affaires familiales, liées au cycle familial et à son patrimoine, les annotations vont au-delà de ce cercle intime (*tableau 1*).

Tableau 1. Contenu thématique des annotations

Thème des annotations	Nombre d'annotations	%
Patrimoine	69	24
Famille	53	19
Paroisse	33	12
Commune	29	10
Religion	73	26
Autres	28	10
Total	285	100

En effet, les informations concernant le patrimoine familial accaparent à peu de chose près seulement un quart des annotations, et celles relatives à la famille occupent près d'un cinquième du livre. Le reste est partagé entre des notes concernant l'entourage social le plus immédiat – en l'occurrence, celui de la paroisse et de la commune (*Universitat*) de Terrades – et des notes à caractère religieux. Ces dernières montrent que Narcís Gaspar est un lecteur de livres pieux, dont il dégage des récits exemplaires qu'il transfère ensuite dans son livre.

L'intérêt porté aux affaires qui dépassent les limites du monde local et de la religion est très peu prononcé, à en juger par la quantité et la longueur des notes qui y font référence. Il y a deux entrées, des plus brèves, de caractère historique, sur la conquête des musulmans et leur expulsion de la ville de Gérone en 785 ; trois informations sur la monarchie – le décès de Carlos III et l'intronisation de

<sup>43</sup> Xavier TORRES, *Els llibres de família*.

Carlos IV en 1788, et la visite de ce dernier à la capitale ampurdanaise en 1802 ; et deux notes sur des mesures législatives. Ces notes sur la législation sont intéressantes précisément par leur rareté et parce que leur simple sélection nous indique l'importance qu'elles peuvent avoir pour quelqu'un de la condition sociale de Narcís et, par extension, pour tous les *treballadors* ampurdanais.

La première mesure, du point de vue chronologique, fait référence à la réduction de la redevance annuelle des rentes constituées décrétée par la couronne en 1750. Durant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les territoires de la couronne d'Aragon, le taux d'intérêt maximal des rentes constituées s'est maintenu à 5 %, alors que, dans la couronne de Castille, depuis 1705, il a été abaissé à 3 %, dans le but essentiellement d'alléger la charge financière qui pèse sur les grands patrimoines aristocratiques. Quarante-cinq ans plus tard, cette réduction s'étend désormais à l'autre couronne de la monarchie hispanique. Les effets de cette mesure varient en fait selon les équilibres socio-économiques propres à chaque territoire. Tandis que dans certaines zones, la chute de l'intérêt dévie les capitaux vers d'autres investissements plus rentables<sup>44</sup>, dans d'autres, l'offre de crédit reste ininterrompue<sup>45</sup>. Dans la région de l'Empordà, le maintien du flux de crédit, associé à la pratique des contrats d'emphytéose, facilite l'accès à la terre aux catégories sociales les moins favorisées, d'autant plus dans un contexte de forte croissance démographique<sup>46</sup>. Même si, comme on l'a déjà noté, leurs niveaux d'endettement ne sont pas trop importants jusqu'à la dernière décennie du siècle, les Gaspar doivent considérer la nouvelle législation bénéfique pour des personnes de leur condition. À cet égard, il est révélateur que Narcís consigne dans son livre la baisse du taux d'intérêt plus de trente ans après sa promulgation ; preuve qu'il existe une forte mémoire sociale octroyant à cette mesure de l'importance.

Le livre de Narcís Gaspar comporte une autre annotation relative à une mesure législative, qui elle aussi est révélatrice des attentes de transformation sociale des travailleurs agricoles. Il s'agit d'une ordonnance royale de 1799. Selon Narcís, elle viendrait abolir les établissements à *rabassa morta*. La *rabassa morta* est une modalité de cession emphytéotique à caractère temporaire très étendue en Catalogne, dont la durée est l'objet d'un important conflit durant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, spécialement dans les régions viticoles de Barcelone et de Tarragone, où les percepteurs de rentes emphytéotiques font pression pour poser des limites à ces contrats qui, par le renouvellement des ceps par marcottage, ont tendance à devenir perpétuels. Dans l'Empordà, l'expansion viticole du

<sup>44</sup> Il semble que cela se soit déroulé de la même manière à Valence, à Majorque ou dans certaines régions de l'Ouest catalan.

<sup>45</sup> Enric TELLO, « Crisis del antiguo régimen y crisis del sistema crediticio: el fin de los censos consignativos en España (1705-1885) », in Salustiano DE DIOS *et al.* (éd.), *Historia de la Propiedad. Crédito y Garantía*, Madrid, Colegio de Registradores de la Propiedad, 2007, p. 239-269.

<sup>46</sup> Rosa CONGOST, Ricard GARCIA ORALLO et Enric SAGUER, « Seeing credit and property rights from below. The experience of Catalan smallholders in the eighteenth century », sous presse.

xviii<sup>e</sup> siècle s'est également réalisée à partir de contrats de *rabassa morta*, mais, dans cette région, la capacité de négociation des viticulteurs aboutit à une solution complètement différente : les cessions temporaires à *rabassa* laissent progressivement la place à des établissements à perpétuité, et de nombreux anciens contrats de *rabassa* sont alors transformés en contrats perpétuels.

En ce qui concerne l'information relative à l'abolition de la *rabassa morta* que recueille Narcís Gaspar, démentie d'ailleurs par la pratique notariale des années ultérieures, elle ne se trouve pas dans les collections législatives de l'époque, et aucune mention à son sujet n'existe dans la bibliographie. Il est fort probable qu'il s'agisse d'une rumeur basée sur une mauvaise interprétation d'une autre mesure, cette fois bien réelle, à savoir l'ordonnance royale du 10 novembre 1799. Cette ordonnance établit simplement la possibilité de racheter tout type d'établissement emphytéotique et de rente constituée, en utilisant des *vales reales* comme moyen de paiement, avec l'objectif de réduire la circulation de ces derniers<sup>47</sup>. L'enjeu ici est de détenir ces titres dévalués de dette publique, ce qui est peu probable pour des *treballadors*. La mesure n'est d'ailleurs pas conçue pour les favoriser. La note de Narcís Gaspar ne dit pas la même chose : il fait référence à la *rabassa morta*, alors que l'ordonnance royale ne la cite même pas ; il parle d'abolition, et non pas de rachat ; il renvoie à un objectif pacificateur – faire cesser les discordes entre *rabassaires* (viticulteurs avec un contrat de *rabassa morta*) et les *Senyors y Particulars* –, et non pas aux problèmes posés par la dette publique. Qu'importe, le plus important est l'espoir que suscite chez les travailleurs cette mesure qu'ils interprètent selon leur revendication sociale. Une revendication qui ne passe pas par le rachat – pas même avec des titres dévalués –, mais par la simple abolition sans compensation. En fait, il faut comprendre que l'on se situe dans un contexte de renforcement du pouvoir de ces travailleurs-*rabassaires*, se traduisant par une remarquable capacité de négociation lorsqu'il est question de consolider leurs droits et de les rendre perpétuels. C'est dans ce contexte que la rumeur et la mauvaise interprétation acquièrent tout leur sens. Toutes deux s'appuient sur une sélection extrêmement limitée, par les populations rurales les plus humbles, d'informations qui émanent de mesures législatives. Un tel processus montre toute l'importance que revêtent de façon générale ces mesures pour les travailleurs agricoles.

Narcís Gaspar s'est effectivement montré très sélectif lors du choix des contenus de ses notes. Elles ne constituent pas un *divertimento* ni des informations sans impact dans sa vie. Il convient d'observer, par exemple, qu'il n'y a aucune référence à l'occupation française durant la guerre du Roussillon (1793-1795), bien qu'un conflit important, la bataille de la Sierra Negra (17-20 novembre 1794), se

<sup>47</sup> *Novísima Recopilación de las leyes de España*, Madrid, Imprenta de Sancha, 1805-1807, liv. X, titre XV, loi XXI. Mariano PESET et Yolanda BLASCO, « Redención y extinción de censos en el siglo XIX », *Saitabi: Revista de la Facultat de Geografia i Història*, vol. 42, 1992, p. 63-80.

déroule dans une zone très proche de Terrades et que les mouvements de troupes ont touché sa commune. Les notes sur la réduction des pensions et sur l'abolition de la *rabassa* ne sont donc pas fortuites. Elles constituent un élément de plus pour expliquer le processus de transformation identitaire, qui touche les *treballadors* et qui conduira certains d'entre eux à se dénommer *menestrals*. Narcís, dans l'inscription de son décès dans le registre paroissial, le 14 août 1811, sera d'ailleurs identifié en tant que *menestral*.

Le texte de Narcís Gaspar est plus riche que ce que nous avons exposé. Sans les sous-estimer, nous avons laissé de côté dans ce document tous les aspects liés à la religion, tant ceux ayant un caractère dévotionnel que ceux en rapport avec l'activité paroissiale. On pense notamment au passage où Narcís a besoin de justifier vis-à-vis des autres et de lui-même sa prise d'écriture. Le verso du titre intérieur de son livre contient une note, qui se termine par la signature « Narcís Gaspar jeune écrivain », avec laquelle il veut défendre son audace : « le plaisir de l'exercice et du métier d'écrire est tel que le Sauveur du Monde lui-même voulut manifester à quel point il estimait l'écrivain ». Et ensuite, il cite de manière libre divers passages bibliques pour illustrer jusqu'à quel point son Dieu aime l'acte d'écrire et le métier d'écrivain. On retrouve là des arguments religieux propres à la culture et à la mentalité du monde rural du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

## Conclusion

Il n'est pas facile de pénétrer dans la vie des groupes sociaux les plus humbles de la région de Gérone. Dans quelques zones, nous disposons d'indices qui montrent qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, certains d'entre eux ont amélioré leur capacité de négociation dans les conflits sur les droits de propriété et sur les rentes qu'ils génèrent. Il serait raisonnable de penser que ce renforcement de pouvoir est aussi lié à une plus grande capacité pour se débrouiller dans un monde de culture écrite. Dans les deux textes, le poids que possèdent la construction et le maintien du patrimoine personnel en est une forme d'expression.

Cependant, la représentativité sociale des deux manuscrits n'est pas comparable. Le récit de Sebastià Casanovas ne peut pas être utilisé comme un fidèle témoignage de la conscience de classe des ouvriers agricoles de l'Empordà, à cause de ses origines paysannes aisées et de la perspective individualiste qui le traverse. Il ne peut pas non plus être interprété comme le reflet d'un conflit de classes dans le monde rural. En fait, il s'agirait plutôt du reflet de la vie misérable de ceux qui travaillent comme domestiques ou journaliers dans les *masos*, des obstacles auxquels ils sont régulièrement confrontés, et parfois aussi des opportunités qui leur sont offertes ; bref, des personnes qui s'identifient de manière générale comme des *treballadors*. Nous pourrions dire que les origines sociales aisées de l'auteur, bien qu'enlevant une certaine représentativité aux impressions

subjectives de l'ensemble du récit, octroient une plus grande véracité à sa description des conditions de vie des *treballadors*. Quant à Narcís Gaspar, il est sans doute plus représentatif de ce groupe, spécialement de la frange qui finira par se consolider comme *menestral*, mais son témoignage demeure en même temps le plus opaque. Le ton des notes du cahier est très neutre et ses jugements de valeur très modérés, sauf en ce qui concerne les questions religieuses ou les quelques anecdotes personnelles.

Les deux écrits révèlent une façon différente de fréquenter le reste des villageois ainsi que les autorités locales. Dans le cas de Casanovas, les autorités locales de Palau-saverdera, bien qu'étant différentes au cours du temps, finissent toujours par tout lui prendre, et lui se présente à chaque fois comme une victime. Par exemple, au moment de lui facturer la contribution de la paille, on lui fait également payer une taxe pour les terres boisées de son mas. Parmi les annexes qui accompagnent ses mémoires, il y a une requête où Casanovas demande qu'on lui diminue cette taxe. Il signe cette requête en tant que journalier et affirme parler au nom des pauvres qui auraient également beaucoup de terres en friche, alors qu'il est probablement le seul habitant de Palau-saverdera se trouvant dans cette situation. Or le document est intéressant, parce qu'il laisse entendre que les droits de propriété se trouvent conditionnés par les *usos veïnals* (usages de voisinage) – nom donné dans l'Empordà à la coutume de la vaine pâture qui autorise notamment les villageois à bénéficier des terres en friche pour en extraire du bois et alimenter leur bétail – et lui se plaint surtout du fait que ce soient les riches autorités locales qui en profitent.

En revanche, le texte de Narcís Gaspar met en évidence une conscience moins individualiste : en effet, 24 % de ses notes font référence aux affaires collectives, celles concernant la commune ou la paroisse de Terrades. Lorsqu'elles se rapportent à la commune, elles évoquent surtout la formation du patrimoine collectif, depuis les anciennes concessions des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles faites par le vicomte de Rocabertí, jusqu'à l'accord entre villageois pour se répartir certaines terres en 1778. Cet accord établit une différence entre les voisins bénéficiaires – paysans, *menestrals* et journaliers – et consolide l'émergence du secteur le plus riche des *treballadors*, auquel appartiennent les Gaspar. Les notes de Narcís traitent aussi des accords pour payer des procès (1752) ou pour liquider des crédits (1749), ainsi que d'un ban qui interdit le pâturage dans des terres particulières ; le fait qu'il soit publié quatre ans après la répartition mentionnée (1782) ne semble pas fortuit<sup>48</sup>. Les notes en rapport avec la paroisse fournissent des informations sur de

---

<sup>48</sup> Sur les bans comme moyen de fermeture des terres au XVIII<sup>e</sup> siècle en Catalogne, voir Mònica BOSCH, Rosa CONGOST et Pere GÍFRE, « Els bans. La lluita per l'individualisme agrari a Catalunya. Primeres hipòtesis (segles XVII-XVIII) », in Rosa CONGOST et Lluís TO (éd.), *Homes, masos, història. La Catalunya del nord-est (segles XI-XX)*, Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1999, p. 299-328.

nouvelles constructions d'autels et de chapelles, sur l'acquisition d'images, de chasubles ou d'ornements, sur la fonte d'une nouvelle cloche, sur la nomination des prêtres qui doivent occuper un des bénéfices ecclésiastiques, sur la constitution de nouvelles confréries religieuses. Autant de notes qui révèlent un degré d'implication très important de Narcís Gaspar dans la vie de sa paroisse.

Finalement, les deux témoignages, malgré leurs particularités, nous apportent des informations précieuses sur l'évolution du niveau de vie de milliers de contemporains. Le cas de Casanovas donne la possibilité de comprendre comment un travailleur agricole est capable, d'abord avec un salaire de journalier et ensuite avec la mise en valeur d'un petit vignoble, d'accumuler progressivement des droits de propriété sur quelques parcelles. Une stratégie qui lui permet d'éviter une dépendance exclusive à l'égard du salaire octroyé par les exploitants des mas, spécialement lorsque celui-ci, dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, ne suit pas le même rythme d'augmentation que le prix des aliments.

La trajectoire suivie par les Gaspar illustre également le déploiement de cette stratégie, depuis déjà la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Leurs origines sont plus pauvres, comme dans tant d'autres cas, mais leurs finances sont davantage assainies. L'adoption progressive de l'étiquette de *menestral* par de nombreux anciens *treballadors* serait la preuve définitive de la réussite de ces tactiques, qui conduisent au succès de milliers de travailleurs d'origine humble ; de même, les biens que bon nombre d'entre eux laissent à leur mort, et que beaucoup de veuves ou héritiers inventorient, constituent la preuve que leur capacité de consommation s'est améliorée peu à peu. Si ces inventaires après décès nous permettent de poser le débat sur une possible révolution industrielle dans la Catalogne du XVIII<sup>e</sup> siècle, les écrits personnels de ces travailleurs nous permettent de le visualiser et de l'illustrer sous un autre angle.

# Mémoires humbles

## Les écrits des travailleurs agricoles comme témoignages du changement social (région de Gérone, Catalogne, XVIII<sup>e</sup> siècle)<sup>1</sup>

Rosa Congost et Enric Saguer<sup>2</sup>

Durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier pendant sa deuxième moitié, le monde rural catalan a connu d'importantes transformations sociales, dans un contexte de croissance démographique et de développement économique régional<sup>3</sup>. Dans la région de Gérone, ce changement social a suivi deux directions qui ont abouti, lors des dernières décennies, à la visualisation de deux groupes sociaux pourvus d'une conscience propre. Le premier, l'un de ceux qui s'autoqualifient d'*hisendats* (propriétaires fonciers et rentiers), provient de lignées d'origine essentiellement paysanne qui, au moyen d'un processus d'accumulation de terres et de différenciation sociale, ont fini par devenir la classe rentière par excellence dans la région<sup>4</sup>. Le deuxième, reconnu sous l'étiquette de *menestrals*, correspond à la frange la plus riche des travailleurs agricoles, les *treballadors*. Un accès à la terre relativement facile, favorisé par la pratique du bail emphytéotique et par le recours au crédit, a permis, tout au long de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, à une partie des familles de ces humbles – bien que toujours dépendantes en partie

<sup>1</sup> Ce texte s'inscrit dans le projet de recherche PGC2018-096350-B-I00, financé par le ministère espagnol de Ciencia, Innovación y Universidades, et le Fonds européen de développement régional (FEDER) de l'Union européenne.

<sup>2</sup> Traduction Florence Detry. Nous remercions Fulgence Delleaux pour ses suggestions et la supervision de notre contribution.

<sup>3</sup> Sur le développement économique de la Catalogne durant le XIX<sup>e</sup> siècle, voir Pierre VILAR, *La Catalogne dans l'Espagne moderne. Recherches sur les fondements économiques des structures nationales*, Paris, École pratique des hautes études – SEVPEN, 3 vol. ; et aussi Jaume TORRAS ELÍAS, « L'economia catalana abans del 1800. Un esquema », in Jordi NADAL, Jordi MALUQUER, Carles SUDRIÀ et Francesc CABANA (éd.), *Història econòmica de la Catalunya contemporània*, vol. 1, *La formació d'una societat industrial*, Barcelone, Enciclopèdia Catalana, 1994, p. 13-38.

<sup>4</sup> Au sujet des processus de différenciation sociale et l'émergence des *hisendats*, voir spécialement Pere GÍFRE RIBAS, *Els senyors útils i propietaris de mas. La formació històrica d'un grup social pagès (vegueria de Girona, 1486-1730)*, Barcelone, Fundació Noguera, 2012 ; Rosa CONGOST, *Els propietaris i les altres. La regió de Girona, 1768-1862*, Vic, Eumo, 1990 ; *Id.*, « De pagesos a hisendats: Reflexions sobre l'anàlisi dels grups socials dominants. La regió de Girona (1780-1840) », *Recerques: Història, economia i cultura*, vol. 35, 1997, p. 52-72 ; Mònica BOSCH PORTELL, *La formació d'una classe dirigent (1790-1850). Els Carles en la societat gironina*, Gérone, Universitat de Girona, thèse doctorale, 2018.

de leurs revenus issus du travail salarié au sein des exploitations agricoles ou *masos* – de connaître un accroissement relatif de leur patrimoine et une certaine amélioration de leurs niveaux de consommation. Des mutations économiques qui ont entraîné une conscience sociale nouvelle et l'émergence, dès lors, de la dénomination de *menestral*<sup>5</sup>.

Dans ce travail, nous désirons nous centrer sur ce groupe des *treballadors*, afin de mettre l'accent sur la situation suivante : outre les preuves quantitatives qui peuvent être mises à jour et examinées par le biais des traditionnels registres fiscaux, inventaires de biens, contrats de mariage et autres documentations, il existe aussi des documents à caractère mémorialistique qui constituent une référence importante, non seulement pour illustrer les processus de changement social avec des détails concrets et personnalisés, mais aussi pour mieux les comprendre et en souligner certains éléments qui, dans les approches plus impersonnelles, peuvent parfois passer inaperçus.

## Les registres écrits par les *treballadors*

La simple existence de textes rédigés directement par des travailleurs agricoles pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, et non pas par les intermédiaires culturels habituels – curé, notaire, fonctionnaire municipal –, constitue un fait singulier. À cette époque, les textes élaborés par des individus provenant de catégories sociales inférieures, en particulier dans le milieu rural, où le réseau d'institutions d'enseignement est moins développé que dans les centres urbains, ne sont pas fréquents. L'existence de ces textes, bien que peu nombreux, pourrait d'abord suggérer des niveaux d'alphabetisation rurale relativement élevés, tout du moins parmi la population masculine<sup>6</sup>.

La littérature mémorialistique dans toutes ses variantes – mémoires, livres de famille, récits de voyage – est relativement abondante durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, mais correspond le plus souvent à des artisans<sup>7</sup>, à des paysans-proprétaires ou à des personnes provenant de l'élite sociale. Dans le milieu qui nous intéresse, en

<sup>5</sup> Rosa CONGOST, « Més enllà de les etiquetes. Reflexions sobre l'anàlisi dels grups socials humils. La regió de Girona (1770-1850) », *Recerques: Història, economia i cultura*, vol. 68, 2014, p. 165-191.

<sup>6</sup> Le progrès de l'alphabetisation et la capacité d'écriture parmi la population rurale et, spécialement, les groupes subalternes sont encore des aspects peu connus de l'histoire sociale et culturelle catalane. Certaines recherches remettent en question de façon sérieuse et fiable les contextes d'analphabetisme généralisé et signalent des niveaux importants et croissants d'alphabetisation durant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. En rapport avec notre zone d'étude, voir Ricard EXPÓSITO AMAGAT, « Nivells d'alfabetització i pràctiques de cultura escrita a la Catalunya moderna urbana i rural. Aprendre i saber de llegir, escriure, comptar i altres arts », *Revista de Llengua i Dret*, vol. 63, 2015, p. 113-143, et Javier ANTÓN PELAYO, *La herencia cultural. Alfabetización y lectura en la ciudad de Girona (1747-1807)*, Bellaterra, Universitat Autònoma de Barcelona, 1998.

<sup>7</sup> Voir, en particulier, James S. AMELANG, *El vuelo de Ícaro. La autobiografía popular en la Europa Moderna*, Madrid, Siglo XXI.

l'occurrence rural, les textes qui prédominent sont ceux élaborés par des *pagesos de mas* (paysans-propriétaires de mas). À l'époque moderne, dans la Catalunya Vella – la région historique liée à l'existence de *masos* autour desquels s'organisent la population et le territoire –, les personnes qui avaient la propriété utile de ces mas s'identifient comme des *pagesos*. La transformation rentière dans beaucoup de cas aboutit, déjà à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, à l'adoption d'une nouvelle étiquette sociale : celle d'*hisendat*. Les archives familiales de ces riches paysans-propriétaires contiennent une quantité importante de textes qu'ils ont rédigés eux-mêmes : outre la documentation strictement comptable et les copies des papiers notariaux, en lien avec la constitution et la transmission de leur patrimoine, documentation qui est fréquente depuis le xiii<sup>e</sup> ou xiv<sup>e</sup> siècle, les *pagesos* conservent effectivement des cahiers où ils ont consigné des éléments qui les préoccupent ou les intéressent, en rapport avec la famille, les récoltes, la météorologie, le patrimoine, mais aussi la paroisse, la religion, les affaires municipales ou encore les guerres. Si ces cahiers ne sont pas aussi nombreux que les *llibres mestre* – une sorte de catalogue de la documentation conservée dans les archives familiales des paysans –, on en connaît tout de même l'existence d'une soixantaine et il est probable que beaucoup n'aient pas encore été localisés<sup>8</sup>. Ces documents, que Xavier Torres regroupe sous la dénomination de « livres de famille de paysans », couvrent une période allant du xvii<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> siècle, et sont donc rédigés essentiellement par l'élite de la paysannerie. Dans son étude sur ce type d'écrits, Xavier Torres souligne que leurs auteurs ne représentent à l'évidence qu'une minorité et que *de facto* nombreux sont les ruraux les plus humbles à demeurer « sans mémoires ».

Il est vrai que la littérature mémorialistique relative aux travailleurs agricoles du xviii<sup>e</sup> siècle est peu abondante. Les archives familiales, correspondant à ce type de catégorie sociale, ne sont guère plus nombreuses. Par conséquent, les deux textes que nous présenterons ci-dessous sont, à ce jour, peu communs. L'un d'eux est connu depuis 1975 et a été l'objet de diverses éditions<sup>9</sup>. Il s'agit des mémoires de Sebastià Casanovas i Canut (1710-1766), descendant d'une famille paysanne aisée de Palau-saverdera, qui fut un temps domestique, puis journalier. L'autre est

<sup>8</sup> Xavier TORRES, *Els llibres de família de pagès. Memòries de pagès, memòries de mas (segles XVI-XVIII)*, Gérone, CCG Edicions - Associació d'Història Rural - Universitat de Girona, 2000.

<sup>9</sup> Le document, qui avait été conservé dans les archives familiales (famille Turró de Palau-saverdera), a été acquis ensuite par la Bibliothèque de Catalogne (ms. 8937). Les deux éditions existantes sont : Sebastià CASANOVAS I CANUT, *Memòries d'un pagès del segle XVIII*, Barcelone, Curial / Departament de Filologia Catalana de la Universitat de Barcelona, Biblioteca Torres Amat, édité par Jordi GELI et Maria Àngels ANGLADA, 1978 ; Sebastià CASANOVAS I CANUT, *El manuscrit de Palau-saverdera. Memòries d'un pagès empordanès del segle XVIII*, édité par Jordi GELI et Maria Àngels ANGLADA, Figueras, Carles Vallès Editor, 1986. Les citations que nous avons employées proviennent de cette deuxième édition.

le « Livre de notes » de Narcís Gaspar (1754-1811), travailleur agricole résidant au village de Terrades, qui parvint à acquérir plusieurs terres<sup>10</sup>.

Si les deux textes en question présentent des perspectives opposées – processus de déclassement pour Casanovas et mobilité ascendante pour Gaspar –, ils sont toutefois d'un grand intérêt, car ils offrent justement la possibilité d'observer le croisement de ce type de trajectoires socio-économiques tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les deux textes sont aussi très différents des points de vue de la forme, du contenu et de la chronologie. Ils permettent en tout cas d'obtenir une vision sur le temps long, intergénérationnelle. Le moment de leur rédaction conditionne évidemment le résultat : Casanovas, qui conclut son récit vers 1760, relate surtout l'énorme coût de la guerre de Succession (1700-1714) et les difficultés pour en surmonter les conséquences durant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ; Gaspar, quant à lui, débute ses notes en 1788, soit au terme d'une période de croissance et juste avant l'occupation française favorisée par la guerre du Roussillon ou de la Convention (1793-1795), des notes qui reflètent alors la consolidation d'un petit patrimoine lentement acquis. La forme narrative et le contenu sont également très dissemblables : quand Casanovas construit un véritable récit avec une narration cohérente, parfaitement organisée en chapitres successifs et chronologiquement ordonnés, sur la décadence de son patrimoine familial, Gaspar, à l'inverse, rassemble de façon peu ordonnée, dans un cahier qui n'a pas de fil conducteur, des notes sur des thématiques diverses : événements familiaux (baptêmes, décès) et patrimoniaux (achats et ventes, opérations de crédit), informations paroissiales, recettes pour guérir des maladies, copies de textes dévotionnels, etc. À telle enseigne que le texte de Casanovas pourrait être qualifié de récit mémorialistique et que celui de Gaspar pourrait s'apparenter davantage à un livre de famille.

## Le manuscrit de Sebastià Casanovas

Sebastià Casanovas commence à écrire son manuscrit au début des années 1750. Il est alors âgé d'un peu plus de 40 ans. Les passages, où il narre sa jeunesse passée en tant que domestique, puis comme journalier, font bel et bien de son récit familial un témoignage des humbles.

Casanovas se marie en 1745, à l'âge de 35 ans. De son union naissent au moins un fils et deux filles. C'est en pensant à eux, et en particulier à son garçon Isidre destiné à être son héritier, mais aussi à ses futurs petits-enfants, que Casanovas entame son livre en 1751 ou 1752. Toutefois, à la différence des livres de famille, qui ont tendance à célébrer les gloires des ancêtres ou à en cacher les méfaits,

---

<sup>10</sup> Le document provient des archives particulières du mas Avellana de Les Preses, *Llibre de Notas*. Nous ignorons de quelle façon il a fini par être intégré dans la documentation de ce patrimoine de la région de la Garrotxa, avec lequel il a peu de choses en commun, tant en matière sociale qu'en matière géographique.

Casanovas tient à présenter la plupart de ses proches, en commençant par ses parents, comme des personnes spécialement perverses, méritant bien, d'une certaine façon, la situation misérable dans laquelle ils ont fini par se retrouver. Les mémoires de Sebastià Casanovas s'interrompent brusquement en 1756. Pourtant, il ne meurt que dix ans plus tard. On pourrait alors envisager qu'il a continué à écrire et que les derniers feuillets ont été perdus. Mais son inventaire après décès réalisé en 1767, en raison du double mariage de sa femme veuve et de son fils Isidre, révèle que ses biens ne semblent guère plus nombreux qu'à la date où s'arrête son récit<sup>11</sup>.

Au moment où Casanovas entreprend la rédaction de son manuscrit, au sein de son mas à Palau-saverdera, il a pu récupérer la majeure partie des terres de son père – environ 15 hectares –, qui étaient passées dans d'autres mains, en raison des dettes que ce dernier avait contractées, à la suite de la guerre. Une situation qui avait donc contraint Sebastià Casanovas à devenir un *treballador*. Nous laisserons ici de côté la description très détaillée de l'infortune paternelle, pour nous centrer essentiellement sur les informations relatives à la vie de Casanovas comme humble.

### L'éducation d'un fils de paysan-proprétaire ruiné

Il importe de préciser que l'écriture d'un tel texte, si passionnant pour l'historien ruraliste d'aujourd'hui, fut possible grâce à l'action des grands-parents de Casanovas, qui lui ont permis d'étudier et de savoir finalement manier la plume. En effet, dans le chapitre intitulé « Sur la façon dont je restai en Espagne... », Sebastià Casanovas rappelle qu'il a passé son enfance chez son grand-père maternel Jerònim Canut, un négociant de Sant Pere Pescador. Durant cette période, ses parents, réfugiés après la guerre de Succession, ont à peine de quoi vivre et manger. Le fait que Casanovas soit resté en Catalogne est dû, semble-t-il, à l'intervention décisive de l'épouse de Jerònim, la grand-mère Gerònima, qui l'aime beaucoup. L'errance et la misère de ses parents ne lui auraient évidemment pas permis d'étudier. Sebastià Casanovas se souvient avec gratitude de ces années :

« durant tout le temps que je restai chez mon grand-père, comme je l'ai dit, il m'a toujours fait aller étudier, et ce fut tant et tant la compréhension que Dieu Notre Seigneur me donna, qu'il est vrai que j'apprenais tout quand je voulais apprendre, de sorte qu'à l'âge de douze ans à peine atteint, je commençai déjà à donner le *Compendi*, pour aller ensuite vers la philosophie »<sup>12</sup>.

Le maître d'école de Sant Pere Pescador se prend d'affection pour le jeune Sebastià, qui se révèle être un élève brillant, à tel point qu'il n'hésite pas à l'emmener avec lui lors de ses déplacements. Malgré son jeune âge, Sebastià étonne ses

<sup>11</sup> Arxiu Històric de Girona, Protocols, notarie de Castelló d'Empúries, Ca 1754, 10 juillet 1767.

<sup>12</sup> Sebastià CASANOVAS, *El manuscrit*, p. 79.

interlocuteurs par ses questions et ses discussions. Son grand-père, très orgueilleux, se promène et parade également partout avec lui. Casanovas raconte qu'un jour, à l'occasion d'une visite chez un notable de Gérone, un jeune aumônier le met à l'épreuve plusieurs fois. Les personnes présentes sont si admiratives que l'hôte propose à Jerònim Canut d'héberger et de nourrir son petit-fils, et de lui payer ses études, afin qu'il puisse devenir aumônier.

Nonobstant, au bout d'un certain temps, le grand-père commence un peu à se lasser du petit-fils prodige. Puis son maître décide de quitter le village. Les choses se gâtent alors quelque peu pour Casanovas, comme il le rapporte :

« Comme dans la ville de Sant Pere Pescador il n'y avait pas de maître, je me perdais comme l'âme de Judas, comme le dit le proverbe, et alors mon grand-père me fit aller à Figueres, et là j'allai quelques mois étudier la Grammaire, et ensuite je commençai à donner le *Compendi* [...] »<sup>13</sup>.

Dans le chapitre suivant de son manuscrit, titré « Lorsque sur ce mon père revint du Roussillon et termina de gaspiller toute la fortune », Casanovas relate que son père, dont le retour au pays avait été autorisé par un décret de 1723, lui procure dans un premier temps des livres, pour parfaire son instruction sous la direction d'un sacristain de Palau-saverdera. Mais celui-ci n'a apparemment pas le courage de lui enseigner quelque chose de nouveau, si bien que son père estime qu'il doit se mettre à travailler. Sebastià explique la fin de son éducation de cette manière : « ainsi je ne me suis plus jamais occupé des livres ; je remercie le Seigneur qui a maintenu pour moi la capacité de lire et d'écrire ». Après avoir exprimé cette reconnaissance, Casanovas s'excuse des éventuelles erreurs d'orthographe et de syntaxe qu'il peut commettre dans son manuscrit :

« Parce que né en 1710, j'abandonnai les études en 1723, et comme alors je ne me suis plus jamais occupé des livres, ni ai reçu un enseignement, je ne puis assurer de ne pas y avoir fait beaucoup de fautes, tant d'une chose que de l'autre ; parce que personne ne peut savoir sans avoir été instruit, et la plupart du livre a été écrit la nuit, quand j'avais fini de travailler »<sup>14</sup>.

### Les conditions de vie matérielle d'un *treballador*

Comme nous l'avons déjà indiqué, les écrits de Casanovas constituent un témoignage précieux sur les conditions de vie matérielle des travailleurs agricoles, permanents et saisonniers, au service des mas de la région de Gérone au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Après avoir estimé qu'il avait pu être, lors de son enfance passée chez son grand-père maternel, « très bien chaussé et vêtu, et encore mieux servi en aliments

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 84.

et en boissons », Sebastià Casanovas rappelle que ces besoins-là étaient garantis, lorsqu'il est en premier lieu engagé dans différents mas comme domestique (*mosso*) à partir de 1730, l'année de ses 20 ans où son père régularise son émancipation devant notaire :

« [...] et comme je me trouvais également sans chaussures ni vêtements, je me décidai à fuir la maison pour aller servir dans les mas, en pensant que je pourrais au moins manger à ma faim et être chaussé et vêtu grâce à ce que j'allais gagner ; et pensant aussi que, par la suite, je verrais bien si j'arrivais à amasser quelques biens pour la vieillesse, puisque je voyais bien que de cette maison il n'allait rester que peu de choses »<sup>15</sup>.

Les domestiques sont généralement embauchés à l'année. Le paysan-propriétaire (*pageso de mas*) ou le métayer se doit en général de les rétribuer mensuellement ou annuellement en argent ; cette somme s'appelle la *soldada*. Il doit aussi les loger et nourrir sur place, de façon parfois substantielle, comme le rapporte Casanovas au sujet de son engagement dans un mas à Torroella de Montgrí : « les jours de viande, celle de mouton était interminable, et de même pour les jours de poisson, le meilleur poisson qui pouvait être pêché », se souvient-il dans son récit<sup>16</sup>. Dans celui-ci, il y consigne également les biens qu'il emporte, lorsqu'il quitte la maison paternelle pour devenir *mosso* :

« 1<sup>e</sup>, une chemise terriblement mauvaise ; 2<sup>e</sup>, une chemisette en cordillats tannés et sans manches ; 3<sup>e</sup>, un pantalon de toile qui me faisait honte ; 4<sup>e</sup>, des sabots, que j'emportai sous le bras ; 5<sup>e</sup>, une gibecière de peau de chèvre ; 6<sup>e</sup>, une pièce d'un sou »<sup>17</sup>.

Quand, vers 1740, ayant atteint l'âge de 30 ans, Casanovas se décide d'abandonner la vie de domestique pour retourner s'installer chez ses parents et devenir journalier, il insiste aussi sur ses conditions de vie matérielle. Il souligne la pauvreté de la maison parentale : « ni un clou sur les murs, ni un seul fer pour fabriquer un coin, ni un seul morceau de toile pour m'envelopper le doigt où je m'étais coupé ». Il insiste également sur le fait qu'il n'avait pas les moyens de demander un « crédit pour obtenir de l'argent » ni « d'outils pour gagner un salaire journalier »<sup>18</sup>. De fait, son premier argent est destiné à acheter les instruments de travail indispensables pour la vie de journalier qu'il entame, en proposant désormais ses services de façon temporaire auprès des mas de la région : « une houe, une serfouette, une serpe » et aussi un « petit drap grossier », note-t-il<sup>19</sup>. Au cours de son récit, on perçoit ainsi de façon plus générale les difficultés rencontrées par les *treballadors* pour subvenir à leurs besoins les plus essentiels.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 107.

Durant un certain temps, compte tenu de l'indigence de la maison de ses parents, Casanovas est contraint de trouver refuge chez les paysans qui l'emploient. Il doit même « aller dormir dans les meules de paille, tant en hiver qu'en été »<sup>20</sup>. Il résume encore cette période de sa vie de la façon suivante :

« Je passai au moins 7 à 8 ans dans la plus grande misère que l'on puisse imaginer, même si, par la miséricorde de Dieu notre Seigneur, j'ai toujours eu une bonne santé ; mais, d'un autre côté, je me suis souvent vu affamé, rempli de poux et presque tout nu, ayant déchiré les vêtements que j'avais lorsque j'étais venu de la maison des maîtres [...]. Comme j'avais déjà déchiré les vêtements que je portais au moment de quitter les maîtres, et ceux que j'avais étaient en très mauvais état, n'ayant pas pu m'en coudre d'autres vu que le travail effectué me permettait à peine de subvenir à mes besoins, comme cela a été dit et redit, et comme je devais toujours aller dormir dans les meules, j'étais tellement rempli de poux que personne ne pouvait me voir dans son entourage ; c'est ainsi que j'allais parfois chercher un fagot de bois et, durant la nuit, lorsque tout le monde était parti, je chauffais le four et me déshabillais alors entièrement, et je mettais tous les vêtements dans le four, et, de cette façon, je tuais les poux ; mais un jour cette pratique aurait pu me coûter bien cher, car j'avais trop chauffé le four, mais heureusement je me rendis compte à temps que les habits commençaient déjà à fumer ; si mes habits avaient brûlé jusqu'au bout, je n'aurais pas pu avoir d'autres vêtements, qu'ils soient bons ou mauvais ; on peut alors imaginer comment je me serais retrouvé »<sup>21</sup>.

Il est possible ici que Casanovas exagère les misères de son passé, afin de mettre davantage en valeur le mérite d'avoir pu finalement améliorer sa position socio-économique en récupérant les biens de son père. En tout cas, lorsqu'il se remémore son existence de journalier agricole, Casanovas n'oublie pas de signaler les problèmes associés à l'alimentation, en précisant que les salaires offerts par les exploitants des mas n'incluaient pas les repas :

« [...] les matins, lorsque je devais aller au travail journalier, je devais me lever très tôt pour me préparer quelque chose à manger et les victuailles devaient servir pour toute la journée ; mais le pire, c'était le soir, lorsque j'arrivais chez moi très fatigué et épuisé à cause du travail et du chemin parcouru, et souvent en arrivant de nuit, je me retrouvais chez moi sans feu, ni lumière, ni assiette propre, ni marmite, ni eau pour me préparer une assiette de soupe ; et c'est ainsi que très souvent, en arrivant chez moi, je me mettais à pleurer, et j'allais me coucher sans rien dans le ventre ; et, le lendemain matin, je me retrouvais face au même conflit, devant retourner au travail journalier »<sup>22</sup>.

En ce qui concerne les alternatives à cette condition précaire de *treballador*, Sebastià Casanovas parvient, durant ses années de jeunesse, à envisager trois : s'en aller vivre en Roussillon, aller mendier, comme beaucoup de ses parents proches ont dû finalement le faire, ou s'enrôler au service du roi. La fuite vers

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 111-112.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 112.

le pays voisin, par imitation de ses propres parents, n'est rien de plus qu'une tentation passagère. Par orgueil, il refuse complètement la deuxième alternative, qui fut celle de certains membres de sa famille : « d'abord je me serais laissé mourir de faim plutôt que d'aller mendier », reconnaît-il<sup>23</sup>. Il a sans doute consacré plus de temps à spéculer sur la troisième option citée, celle de devenir soldat, et qu'avait choisie l'un de ses cousins germains. Il a même envisagé la possibilité de mettre en avant sa formation et ses connaissances en lettres pour ne pas rester dans la simple condition de soldat.

### La recherche d'une revalorisation de son statut

En dépit des difficultés liées à sa condition de travailleur agricole salarié, Casanovas parvient peu à peu à récupérer certains lopins de terre du mas familial et décide de les mettre en valeur. Mais les importantes dettes laissées par son père compliquent la tâche. Durant plusieurs années, ses premières récoltes de grain ou ses premières vendanges sont souvent réquisitionnées par différents créanciers : autorités locales, mais aussi membres de la famille, qu'il nomme « troisièmes possesseurs ». Il subit par exemple une importante saisie en 1746.

Pour sortir de ce cercle vicieux et pour « subvenir à ses besoins », selon son expression, Casanovas multiplie donc au possible les engagements comme journalier dans les mas des environs : faucheur durant l'été, batteur de grains après la moisson, etc. Des engagements saisonniers qui ont pour but, dans un premier temps, de régler les dettes, puis, dans un second, de pouvoir mettre en culture ses propres terres qu'il parvient à récupérer :

« alors qu'avant j'allais gagner des salaires journaliers pour vivre ; à ce moment-là, j'essayais seulement de travailler pour me faire labourer quelques lopins de terre, grâce auxquels dans un certain temps je serai bien raccommodé [...] »<sup>24</sup>.

Il est possible que ces deux motivations dans le travail journalier de Sebastià Casanovas soient communes à bien d'autres *treballadors*, cherchant aussi à se procurer des petits lopins de terre par la prise d'un bail emphytéotique ou par un achat<sup>25</sup>. À cet égard, le texte de Casanovas offre des renseignements précieux, en général passés sous silence dans les sources documentaires habituelles<sup>26</sup>. On sait toutefois que les petites exploitations, constituées par les *treballadors*, s'orientent

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>25</sup> Rosa CONGOST, « The social dynamic of agricultural growth: the example of Catalan emphyteusis », in Gérard BÉAUR, Phillipp R. SCHOFIELD, Jean-Michel CHEVET et Maria-Teresa PEREZ-PICAZO (éd.), *Property Rights, Land Markets and Economic Growth in the European Countryside (13th-20th Centuries)*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 439-454.

<sup>26</sup> Sebastià CASANOVAS, *El manuscrit*, p. 111.

en bonne partie vers la viticulture, sans néanmoins renoncer à d'autres cultures, produites en général de façon plus intensive que dans les *masos*<sup>27</sup>.

Mais ce désir d'ascension sociale – pour Casanovas, il relève davantage du rétablissement – et *a fortiori* de semi-indépendance<sup>28</sup>, qui aboutira à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour certains *treballadors* à se dénommer dorénavant *menestrals*, n'est pas aisé au début à satisfaire, car la demande de travail salarié est relativement restreinte dans les années 1730-1740, en particulier l'hiver. Elle implique pour les *treballadors* une forte mobilité, comme l'indique Casanovas :

« Étant donné le très peu de travail que l'on trouvait, à maintes reprises je devais m'acharner pour qu'ils me fassent gagner un salaire journalier ; et même souvent je devais aller le gagner à Roses et très loin, comme à la Llosa, et dans la Cuana, et dans le Sinols et de même dans d'autres endroits ; et nous étions au mois de mai et nous ne gagnions pas plus de cinq sous, et avec ça nous devons nous débrouiller, et, à ce moment-là, des salaires journaliers pour gagner sa vie on en trouvait très peu »<sup>29</sup>.

La conjoncture tend toutefois à s'inverser par la suite. « Maintenant [...] nous devons garantir les journaliers quinze jours avant, et souvent même ils se ravisent », précise Casanovas, redevenu un paysan-proprétaire comme ses aïeux jadis<sup>30</sup>. Durant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, bon nombre de travailleurs agricoles parviennent à accroître leur patrimoine foncier, grâce à des contrats d'emphytéose. Une telle situation rend ces *treballadors* désormais moins dépendants du travail salarié et contraint les paysans-proprétaires de mas à revoir à la hausse leurs salaires, s'ils souhaitent bénéficier d'une main-d'œuvre pour continuer à exploiter leurs mas. Pour certains *treballadors*, cette conjoncture se traduit par

---

<sup>27</sup> Yvette BARBAZA, *Le paysage humain de la Costa Brava*, Paris, Armand Colin, 1966. La plupart des contrats emphytéotiques, qui sont le principal moyen d'accès à la propriété pour ce groupe social, sont liés au vignoble (cf. Rosa CONGOST, Pere GIFRE et Enric SAGUER, « More than just access to land: Emphyteusis and the redefinition of property rights in North-East Catalonia (eighteenth and nineteenth centuries) », in Rosa CONGOST et Pablo F. LUNA (éd.), *Agrarian Change and Imperfect Property Emphyteusis in Europe (16th to 19th Centuries)*, Turnhout, Brepols, 2018, p. 135-156). À partir d'un échantillon de six cent vingt-sept inventaires de travailleurs, nous avons observé que 83 % d'entre eux possèdent une certaine superficie de terre et que, sur ce total, 65 % sont engagés dans la viticulture, en partie ou en totalité.

<sup>28</sup> En effet, certaines petites exploitations des *treballadors*, avec l'ajout de quelques parcelles de terres louées, peuvent parfois dégager des excédents négociables et permettre ainsi à leurs propriétaires d'acquérir une relative indépendance, ponctuelle, même si les liens avec les paysans-proprétaires perdurent. Récemment, Josep Mas a souligné que de nombreux travailleurs de l'Empordà possédaient également des bottes et des cuves pour stocker le vin et que leur capacité dépassait largement les besoins de consommation d'une unité familiale (Josep MAS, « Els cellers i la vinya en els inventaris post mortem de pagesos selvatans i de treballadors empordanesos de la segona meitat del segle XVIII », dactylographié non publié).

<sup>29</sup> Sebastià CASANOVAS, *El manuscrit*, p. 111. Comme nous l'avons déjà vu, Casanovas expliquait que, chaque matin, il devait préparer son repas qu'il emportait au travail.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 111.

une augmentation de leurs revenus annuels<sup>31</sup>, donnant la possibilité d'exploiter en parallèle quelques lopins de terre. C'est le cas précisément de Casanovas :

« je me suis mis à faire labourer un champ en échange de travail journalier ou d'argent quand j'en avais, comme je l'ai déjà dit, et en peu de temps, je me suis assez bien raccommo­dé ; parce que je récoltais une quantité de blé et faisais un peu de vin à mon compte, et entre un peu de blé qui m'arrivait et quelques raisins, j'avais de quoi payer le cadastre et je réglais les autres charges. Et en peu de temps, comme je l'ai dit, j'ai pu m'habiller, m'acheter quelques meubles et, en même temps, dans ce lopin de terre devant la maison, cueillir beaucoup de lin et très bon ; avec cela pendant un certain temps j'allais être bien raccommo­dé si ce n'était à cause de mon père et de mes frères, qui me rendent la vie impossible, comme cela sera dit plus loin »<sup>32</sup>.

Ce processus permet finalement à Casanovas et à sa famille de retrouver leur dignité : dorénavant, « personne ne [pourra] se moquer d'eux, comme on le faisait avant », écrit-il<sup>33</sup>. Casanovas est probablement ici en train de penser à ce que les habitants de son village pensaient de lui, surtout ceux qui connaissaient et partageaient ses origines de famille aisée. Le texte de Casanovas offre une illustration des possibilités d'ascension socio-économique offertes à beaucoup d'individus d'origine humble à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la région de Gérone<sup>34</sup>. Des *treballadors* quelque peu enrichis peuvent bénéficier maintenant d'une plus grande considération sociale, les poussant même à se désigner différemment.

## La mise en ménage

Lorsqu'à l'âge de 30 ans, Casanovas choisit de quitter ses fonctions de domestique et de se tourner vers le métier de journalier, en revenant s'installer dans la

<sup>31</sup> De fait, les seules données sérielles dont nous disposons sur les salaires dans la région de Gérone correspondent aux revenus d'un aide-maçon de la construction de la cathédrale de Gérone. Selon ces séries, les salaires n'auraient pas subi de variation durant le XVIII<sup>e</sup> siècle et se seraient stabilisés à 6 sous. Casanovas nous parle des variations des salaires journaliers au cours de l'année et indique comme preuve que la plupart des revenus en 1756 dépassaient non seulement les 5 sous, mais aussi le niveau de vie. De fait, dans la documentation notariale, nous trouvons assez bien de références à des salaires de 7 sous et de 6 deniers. Voir aussi Ramon GARRABOU et Enric TELLO, « Salario come costo, salario come reddito: Il prezzo delle giornate agricole nella Catalogna contemporanea (1727-1930) », *Meridiana*, vol. 24, 1995, p. 173-203.

<sup>32</sup> Sebastià CASANOVAS, *El manuscrit*, p. 113-114.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>34</sup> Rosa CONGOST, Eulàlia ESTEVE et Albert SERRAMONTMANY, « L'évolution du niveau de vie des pauvres. La petite paysannerie de la région de Gérone (1750-1800) », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 64, 2017, n° 4, p. 84-104 ; Rosa CONGOST et Rosa ROS, « Els inventaris de la gent humil: els treballadors de la regió de Girona al segle XVIII », in Belén MORENO, *Els inventaris post mortem: una font per a la història econòmica i social*, Gérone, Associació d'Història Rural de les Comarques Gironines, Centre de Recerca d'Història Rural de la Universitat de Girona, Documenta Universitaria, 2018, p. 63-86.

maison paternelle, c'est dans l'espoir, on l'a vu, de retrouver à terme le statut familial d'autrefois, mais c'est aussi avec la ferme volonté de « former un nid », selon ses mots, autrement dit de se marier. Comme il le fait souvent au moment de rapporter les décisions compliquées de sa vie, Casanovas énumère dans son texte une à une les difficultés pour arriver à mettre en œuvre ce projet :

« Me voyant avec tant de travail et de misères, comme cela a été dit et redit, j'hésitais fort à me marier, pour des causes et des motifs divers ; d'abord, parce que je n'avais pas de quoi subvenir à mes besoins, ayant encore moins en ce qui concerne les vêtements pour me couvrir et ne possédant aucun meuble dans la maison ; la deuxième [raison], à cause des nombreux et horribles nuages devant lesquels je me voyais, tant les dots de mes oncles que les legs de ma grand-mère ; la troisième, à cause de mon père et de ma mère qui étaient si terribles [...] ; et une autre, qu'aucune mignonne, aussi pauvre qu'elle soit, ne voulait de moi parce qu'elles voyaient dans quelle situation je me trouvais, et d'autre part, parce qu'elles voyaient que j'aurais la même vie que mon père et tout le monde disait que la femme qui se marierait avec moi serait malheureuse, qu'elle ne manquerait pas d'avoir une mauvaise vie, tant de faim que de bastonnades, ce qui, grâce au Seigneur, a été tout le contraire [...] »<sup>35</sup>.

Ce mélange de doutes et de craintes au sujet de la possibilité et l'opportunité de se marier s'avère très intéressant, afin de comprendre les ressorts de la mise en ménage ou non des *treballadors* de la région de Gérone. La première raison doit être commune à beaucoup de travailleurs agricoles de la région : en effet, le manque de moyens, caractéristique des populations humbles, peut parfois représenter un frein à l'établissement d'un foyer. La question de la réputation, en lien avec les antécédents familiaux et les autres rumeurs qui courent au sein du village, est également cruciale. S'agissant de Casanovas, il est possible que sa situation soit même plus difficile, étant donné les très nombreuses dettes accumulées par son père. Néanmoins, il est étrange qu'il ne considère pas comme une valeur positive sa condition d'héritier et sa détermination à reconstituer une exploitation agricole qui fut auparavant importante. En tout cas, Sebastià Casanovas ne peut pas profiter de cette situation pour obtenir une dot plus élevée que celle reçue d'ordinaire par la plupart des jeunes mariés travailleurs. Sa dot s'élève à 50 livres. Le montant est connu grâce au contrat de mariage de Casanovas signé en 1751<sup>36</sup>. Dans son manuscrit, il prend le temps de commenter les espoirs que son mariage fait naître parmi les membres de sa famille, toujours prêts à lui réclamer les dots et les legs testamentaires impayés de ses parents, persuadés qu'il a reçu une dot importante.

<sup>35</sup> Sebastià CASANOVAS, *El manuscrit*, p. 115.

<sup>36</sup> Arxiu Històric de Girona, Protocols, notarie de Llança, Ll 135, 23 février 1751.

## Le « Livre de notes » du *jeune* Narcís Gaspar

Si le manuscrit de Sebastià Casanovas a été utilisé à diverses occasions par les historiens, il n'en va pas de même pour celui de Narcís Gaspar Bosch. Son « Livre de notes », qui contient quatre-vingt-quatre feuillets non numérotés et reliés avec un parchemin réutilisé, comme c'est souvent le cas à l'époque, est un document inédit. Ce n'est pas un journal, ni à proprement parler un récit mémorialistique, puisqu'il est organisé sous forme de notes relativement brèves, chacune étant intitulée « Note » dans la marge. Sur chaque page, il y a en général plusieurs notes – entre deux et quatre –, bien que certaines, plus longues, occupent plus d'une page.

L'orthographe employée dans ce manuscrit est assez éloignée des canons observables parmi les curés ou les notaires ruraux contemporains. En revanche, la calligraphie est claire et sûre. Les lignes sont scrupuleusement droites et la distance interlinéaire constante, peut-être parce que l'auteur utilise un guide-ligne. Le nombre de corrections et de ratures est très limité. Tout cela révèle une main qui a vraisemblablement pratiqué avec une certaine fréquence l'exercice de l'écriture, ce qui est, dans une certaine mesure, étonnant chez un *treballador*. Il est évident que Narcís Gaspar a reçu une formation, certes élémentaire, mais relativement solide. Dans le livre de testaments de sa paroisse de naissance, la présence d'un maître d'école, se consacrant à l'éducation et à l'alphabétisation des enfants, peut nous indiquer qu'il aurait au moins bénéficié de la proximité d'une figure similaire<sup>37</sup>.

Lorsque Narcís Gaspar débute la rédaction de son « Livre de notes », le 14 avril 1788, il est âgé de 33 ans, comme l'indique l'inscription insérée dans le titre intérieur du manuscrit, écrit et décoré par Narcís lui-même. La dernière note clairement datée remonte à novembre 1807, un an avant le début de la guerre d'indépendance. Bien qu'il ne soit pas possible d'établir la chronologie précise de l'écriture de chacune des notes, nous savons, par les références que ce livre contient, que Narcís l'a maintenu en activité durant une vingtaine d'années.

### Les origines et l'environnement socio-économiques d'un *treballador*

Narcís Gaspar est baptisé le 2 janvier 1755 en l'église paroissiale de Terrades, un village de la région de l'Empordà, situé à un peu plus de 12 kilomètres à vol d'oiseau de la frontière avec la France. Narcís décède « de maladie » dans le même village le 14 juillet 1811, durant la période d'occupation napoléonienne, à l'âge de 57 ans<sup>38</sup>. À plusieurs endroits de son « Livre de notes », il se dit « jeune », un terme qui ne désigne pas une tranche d'âge, mais un état civil, en l'occurrence

<sup>37</sup> Arxiu Diocesà de Girona, paroisse de Santa Cecília de Terrades, *Liber Testamentorum*, 1761-1820 (CAT ADG 3/352 1 I T1).

<sup>38</sup> Arxiu Diocesà de Girona, paroisse de Santa Cecília de Terrades, Livres de baptêmes, 1795-1851 (CAT ADG 3/352 1 I B3) et Livre de sépultures, 1761-1820 (CAT ADG 3/352 4 I O2).

celui de célibataire. Narcís est donc un *conco*, pour reprendre l'expression familière employée à l'époque, qui réside probablement avec la famille de son frère Joseph, l'héritier. On comprend pourquoi son livre fait moins référence à ses affaires et biens personnels, même s'il en possède quelques-uns, qu'à ceux de la maison familiale, transmis à son frère aîné selon la coutume successorale.

La famille de Narcís est originaire de l'Armentera, une localité de l'Empordà, proche du littoral, située à 25 kilomètres à vol d'oiseau de Terrades. Elle est arrivée dans ce village au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, peu après la fin de la guerre avec la France et la redéfinition des frontières politiques par le traité des Pyrénées. La première mention des Gaspar à Terrades date de 1661, lorsque Montserrat Gaspar, trisaïeul de Narcís, est nommé procureur de Josep Blanch, qui, avec son frère Antoni, petit commerçant, réside dans la ville d'Elna, située de l'autre côté de la nouvelle frontière avec la France. En fait, c'est dans les rapports qu'entretient la famille Gaspar avec les frères Blanch, que l'on trouve l'origine du petit patrimoine foncier qui va être, un siècle plus tard, noté avec soin par Narcís Gaspar.

Montserrat Gaspar est un artisan-tailleur. Toutefois, il ne semble pas que ses descendants aient continué à exercer cette profession : ils sont systématiquement et exclusivement identifiés dans les sources comme *treballadors*, à l'image de la grande majorité des habitants de Terrades. En effet, en suivant la catégorisation établie par le recensement de Floridablanca en 1787, on constate que, sur les 453 habitants que compte le village de Terrades, 379 sont déclarés comme sans occupation – majoritairement des femmes et des enfants – et 72 avec occupation. Parmi ces derniers, on distingue ainsi des paysans (9), des journaliers (50), des domestiques (10), des ecclésiastiques (2) et une personne avec un privilège moins élevé<sup>39</sup>. À la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, il ne reste donc à Terrades aucun tailleur et, de façon générale, aucun artisan. On n'observe pas non plus de catégories en rapport avec les activités de négoce (marchands, transporteurs).

Entre Montserrat et Narcís Gaspar, il y a quatre sauts de générations (*figure 1*). Du premier mariage de Montserrat (avec Elisabet Anna) sont nés sept enfants. L'héritier est Joan Gaspar, arrière-arrière-grand-père de Narcís, qui à son tour a eu quatre enfants de son second mariage avec Anna Maria Fàbrega. Son héritier se nomme aussi Joan (Gaspar Fàbrega), et, en secondes noces, il a également eu quatre enfants et a donné le nom de Joan (Gaspar Riera) à celui qui, à cause du décès de l'aîné, allait finir par devenir l'héritier. Ce dernier, marié avec Caterina Bosch, a eu sept enfants, quatre filles et trois fils, dont le quatrième est l'auteur du manuscrit.

---

<sup>39</sup> *Censo de Floridablanca 1787*, t. III, *Comunidad Autónoma de la Submeseta Norte*, Madrid, Instituto Nacional de Estadística, 1986.



## L'évolution du patrimoine de la famille d'un *treballador*

Bien qu'elle soit une famille de *treballadors*, les Gaspar ont un petit patrimoine foncier. On l'a noté plus haut avec le cas de Casanovas, il n'est pas rare que des travailleurs agricoles de l'Empordà possèdent tout de même quelques lopins de terre, souvent dédiés à la viticulture<sup>40</sup>. Les Gaspar accumulent ainsi deux maisons dans le village de Terrades et jusqu'à huit parcelles dispersées dans différents endroits de la commune. Nous ne disposons malheureusement pas d'un inventaire ou d'un cadastre, afin d'obtenir une image précise à un moment donné des terres familiales, mais le « Livre de notes » de Narcís Gaspar contient suffisamment d'informations assez détaillées de tous les actes et transactions liés à ce patrimoine, pour en faire une reconstruction approximative.

Vers 1788, la famille de Narcís détient sans doute entre 8 et 9 hectares, certains d'entre eux situés dans des terres marginales. Cela constitue une étendue remarquable qui situe les Gaspar dans la tranche élevée de leur catégorie sociale. Malgré cela, cette position n'est pas tout à fait confirmée par un autre indicateur habituel, à savoir le montant des dots payées aux filles de la famille. À cette époque, la moyenne des dots des *treballadors* se situe entre 65 et 70 livres<sup>41</sup>. En 1698, Montserrat Gaspar paie 64 livres barcelonaises à sa fille Maria, et, en 1734, la dot reçue par la fille qui se marie avec le *treballador* Joan Bagudà s'élève à 87 livres, alors que deux de ses frères reçoivent 60 livres. Les informations sur les dots que contient le manuscrit sont peu nombreuses, mais elles situent ainsi les Gaspar dans la tranche moyenne au sein de la catégorie des *treballadors*.

Une bonne partie du patrimoine de la famille de Narcís Gaspar, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire le sien et surtout celui de son frère Joseph, provient essentiellement de ce que Montserrat Gaspar a accumulé à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Entre 1677 et 1692, le trisaïeul a acquis, essentiellement par des achats, les deux maisons que nous avons citées, un potager et jusqu'à 28 *vessanes* de terre (6,2 ha). Les générations postérieures acquièrent quelques lopins supplémentaires : 7,5 *vessanes* avec Joan Gaspar Fàbrega, 4 *vessanes* avec Joan Gaspar Riera et 0,125 *vessane* avec Narcís Gaspar.

Il convient de préciser que les opérations en rapport avec les propriétés perdues à un moment donné par la famille ne sont pas consignées dans le cahier de Narcís Gaspar ; cela déforme probablement l'image que nous avons de l'évolution de son patrimoine sur un siècle. On sait seulement que l'héritier Joseph Gaspar Bosch est obligé de donner en gage ou de se défaire d'une série de parcelles, notamment

<sup>40</sup> Rosa CONGOST, Rosa ROS et Enric SAGUER, « Beyond Life Cycle and Inheritance Strategies. The Rise of a Middling Social Group in an Ancien Régime Society (Catalonia, Eighteenth Century) », *Journal of Social History*, vol. 49, 2016, p. 617-646.

<sup>41</sup> Rosa CONGOST et Rosa ROS, « Change in society, continuity in marriage: An approach to social dynamics through marriage contracts (Catalonia, 1750-1850) », *Continuity and Change*, vol. 28, 2013, n° 2, p. 273-306 ; Rosa CONGOST, Rosa ROS et Enric SAGUER, « Beyond Life Cycle ».

après l'épisode de guerre de 1793-1795, bien que celles-ci finissent en partie entre les mains de son frère Narcís. L'image globale qui découle du cahier est donc celle d'un patrimoine qui, à la suite d'un fort élan initial, est conservé avec de petites augmentations jusqu'à la cinquième génération, où la situation provoquée par la guerre de la Convention le fait chanceler. Toutefois, et il faut insister là-dessus, il ne s'agit que de l'image reflétée par le « Livre de notes » de Narcís Gaspar, laquelle ne peut être vérifiée au moyen d'une documentation alternative<sup>42</sup>.

Les achats fonciers de la famille Gaspar nécessitent un recours au crédit. Le livre de Narcís mentionne ainsi dix-neuf opérations de crédit, dont la plupart sont des annulations de dettes. On pourrait en déduire au premier abord que le patrimoine des Gaspar est relativement assaini. Mais il ne faut pas oublier que, d'ordinaire, dans les écrits personnels, on tend à mentionner davantage l'annulation de la dette que sa création. Si bien que les informations contenues dans le « Livre de notes » de Narcís Gaspar sont susceptibles de fausser ou de tronquer la réalité. Malgré tout, on peut déduire des écrits de Narcís deux idées importantes. Premièrement, une bonne partie des dettes générées par sa famille entre la moitié du xvii<sup>e</sup> siècle et la fin du xviii<sup>e</sup> siècle suit un objectif d'investissement, soit par l'acquisition de terres (1665 et 1669) ou d'une maison (1787), soit par la transformation des infrastructures, comme l'achat d'une cuve à vin en 1773, qui requiert la création d'une rente constituée de 30,5 livres. Il ne s'agit donc pas de dettes liées à des situations critiques, de pauvreté conjoncturelle ou encore à des tensions du système héréditaire. L'endettement des travailleurs agricoles ne signifie pas à chaque fois une chute dans la spirale du crédit qui conduit à la dépossession. L'autre élément à retenir est que la situation des Gaspar s'est modifiée dans les années 1790 : apparaissent des signes d'endettement faisant suite à des difficultés économiques, elles-mêmes liées à la guerre. L'endettement prend la forme de mises en gage de certaines propriétés, au moyen de ventes par *carta de gràcia* – certaines dans la famille elle-même, entre l'héritier Joseph et son frère Narcís.

### Les préoccupations d'un *treballador*

Le contenu du livre de Narcís Gaspar permet de se faire une idée approximative des questions qui l'intéressent ou tout du moins de celles qu'il considère réellement importantes et valant la peine d'être notées.

Une partie des notes de Narcís est consacrée à synthétiser et à référencer des documents. Certains d'entre eux sont en lien avec les biens fonciers de sa famille : ils font référence à leur acquisition, à leurs charges et aux altérations qu'ils ont pu

<sup>42</sup> Les protocoles correspondant à l'étude de notaire de Terrades n'ont pas été conservés (Marià BAIG ALEU, « La vila de Terrades i la seva antiga notaria: Església, territori i propietat », *Annals de l'Institut d'Estudis Empordanesos*, vol. 35, 2002, p. 141-197) et le fonds municipal déposé au Arxiu Comarcal de l'Alt Empordà contient seulement de la documentation postérieure à 1895.

subir au cours du temps, voire même avant leur achat. D'autres documents, qui sont repris dans le livre, servent à consolider des biens de propriété collective, entre les mains de la commune de Terrades ou répartis par celle-ci à un moment donné. Pour tous ces documents, Narcís indique systématiquement la référence notariale ou la localisation de l'acte. À la différence des livres où sont répertoriées les archives familiales (*llibres mestre*), le « Livre de notes » de Gaspar n'établit aucune relation explicite avec un fonds documentaire de ce type, bien que dans un passage il en mentionne l'existence.

Si nous devons catégoriser le manuscrit de Narcís Gaspar, nous pourrions l'assimiler au genre des livres de famille, avec toutes les ambiguïtés et les possibilités qui découlent de l'emploi de ce terme<sup>43</sup>. Toutefois, une première approche quantitative nous permet d'observer que, même si Narcís Gaspar montre un intérêt des plus significatifs pour les affaires familiales, liées au cycle familial et à son patrimoine, les annotations vont au-delà de ce cercle intime (*tableau 1*).

Tableau 1. Contenu thématique des annotations

Thème des annotations	Nombre d'annotations	%
Patrimoine	69	24
Famille	53	19
Paroisse	33	12
Commune	29	10
Religion	73	26
Autres	28	10
Total	285	100

En effet, les informations concernant le patrimoine familial accaparent à peu de chose près seulement un quart des annotations, et celles relatives à la famille occupent près d'un cinquième du livre. Le reste est partagé entre des notes concernant l'entourage social le plus immédiat – en l'occurrence, celui de la paroisse et de la commune (*Universitat*) de Terrades – et des notes à caractère religieux. Ces dernières montrent que Narcís Gaspar est un lecteur de livres pieux, dont il dégage des récits exemplaires qu'il transfère ensuite dans son livre.

L'intérêt porté aux affaires qui dépassent les limites du monde local et de la religion est très peu prononcé, à en juger par la quantité et la longueur des notes qui y font référence. Il y a deux entrées, des plus brèves, de caractère historique, sur la conquête des musulmans et leur expulsion de la ville de Gérone en 785 ; trois informations sur la monarchie – le décès de Carlos III et l'intronisation de

<sup>43</sup> Xavier TORRES, *Els llibres de família*.

Carlos IV en 1788, et la visite de ce dernier à la capitale ampurdanaise en 1802 ; et deux notes sur des mesures législatives. Ces notes sur la législation sont intéressantes précisément par leur rareté et parce que leur simple sélection nous indique l'importance qu'elles peuvent avoir pour quelqu'un de la condition sociale de Narcís et, par extension, pour tous les *treballadors* ampurdanais.

La première mesure, du point de vue chronologique, fait référence à la réduction de la redevance annuelle des rentes constituées décrétée par la couronne en 1750. Durant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les territoires de la couronne d'Aragon, le taux d'intérêt maximal des rentes constituées s'est maintenu à 5 %, alors que, dans la couronne de Castille, depuis 1705, il a été abaissé à 3 %, dans le but essentiellement d'alléger la charge financière qui pèse sur les grands patrimoines aristocratiques. Quarante-cinq ans plus tard, cette réduction s'étend désormais à l'autre couronne de la monarchie hispanique. Les effets de cette mesure varient en fait selon les équilibres socio-économiques propres à chaque territoire. Tandis que dans certaines zones, la chute de l'intérêt dévie les capitaux vers d'autres investissements plus rentables<sup>44</sup>, dans d'autres, l'offre de crédit reste ininterrompue<sup>45</sup>. Dans la région de l'Empordà, le maintien du flux de crédit, associé à la pratique des contrats d'emphytéose, facilite l'accès à la terre aux catégories sociales les moins favorisées, d'autant plus dans un contexte de forte croissance démographique<sup>46</sup>. Même si, comme on l'a déjà noté, leurs niveaux d'endettement ne sont pas trop importants jusqu'à la dernière décennie du siècle, les Gaspar doivent considérer la nouvelle législation bénéfique pour des personnes de leur condition. À cet égard, il est révélateur que Narcís consigne dans son livre la baisse du taux d'intérêt plus de trente ans après sa promulgation ; preuve qu'il existe une forte mémoire sociale octroyant à cette mesure de l'importance.

Le livre de Narcís Gaspar comporte une autre annotation relative à une mesure législative, qui elle aussi est révélatrice des attentes de transformation sociale des travailleurs agricoles. Il s'agit d'une ordonnance royale de 1799. Selon Narcís, elle viendrait abolir les établissements à *rabassa morta*. La *rabassa morta* est une modalité de cession emphytéotique à caractère temporaire très étendue en Catalogne, dont la durée est l'objet d'un important conflit durant la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, spécialement dans les régions viticoles de Barcelone et de Tarragone, où les percepteurs de rentes emphytéotiques font pression pour poser des limites à ces contrats qui, par le renouvellement des ceps par marcottage, ont tendance à devenir perpétuels. Dans l'Empordà, l'expansion viticole du

<sup>44</sup> Il semble que cela se soit déroulé de la même manière à Valence, à Majorque ou dans certaines régions de l'Ouest catalan.

<sup>45</sup> Enric TELLO, « Crisis del antiguo régimen y crisis del sistema crediticio: el fin de los censos consignativos en España (1705-1885) », in Salustiano DE DIOS *et al.* (éd.), *Historia de la Propiedad. Crédito y Garantía*, Madrid, Colegio de Registradores de la Propiedad, 2007, p. 239-269.

<sup>46</sup> Rosa CONGOST, Ricard GARCIA ORALLO et Enric SAGUER, « Seeing credit and property rights from below. The experience of Catalan smallholders in the eighteenth century », sous presse.

XVIII<sup>e</sup> siècle s'est également réalisée à partir de contrats de *rabassa morta*, mais, dans cette région, la capacité de négociation des viticulteurs aboutit à une solution complètement différente : les cessions temporaires à *rabassa* laissent progressivement la place à des établissements à perpétuité, et de nombreux anciens contrats de *rabassa* sont alors transformés en contrats perpétuels.

En ce qui concerne l'information relative à l'abolition de la *rabassa morta* que recueille Narcís Gaspar, démentie d'ailleurs par la pratique notariale des années ultérieures, elle ne se trouve pas dans les collections législatives de l'époque, et aucune mention à son sujet n'existe dans la bibliographie. Il est fort probable qu'il s'agisse d'une rumeur basée sur une mauvaise interprétation d'une autre mesure, cette fois bien réelle, à savoir l'ordonnance royale du 10 novembre 1799. Cette ordonnance établit simplement la possibilité de racheter tout type d'établissement emphytéotique et de rente constituée, en utilisant des *vales reales* comme moyen de paiement, avec l'objectif de réduire la circulation de ces derniers<sup>47</sup>. L'enjeu ici est de détenir ces titres dévalués de dette publique, ce qui est peu probable pour des *treballadors*. La mesure n'est d'ailleurs pas conçue pour les favoriser. La note de Narcís Gaspar ne dit pas la même chose : il fait référence à la *rabassa morta*, alors que l'ordonnance royale ne la cite même pas ; il parle d'abolition, et non pas de rachat ; il renvoie à un objectif pacificateur – faire cesser les discordes entre *rabassaires* (viticulteurs avec un contrat de *rabassa morta*) et les *Senyors y Particulars* –, et non pas aux problèmes posés par la dette publique. Qu'importe, le plus important est l'espoir que suscite chez les travailleurs cette mesure qu'ils interprètent selon leur revendication sociale. Une revendication qui ne passe pas par le rachat – pas même avec des titres dévalués –, mais par la simple abolition sans compensation. En fait, il faut comprendre que l'on se situe dans un contexte de renforcement du pouvoir de ces travailleurs-*rabassaires*, se traduisant par une remarquable capacité de négociation lorsqu'il est question de consolider leurs droits et de les rendre perpétuels. C'est dans ce contexte que la rumeur et la mauvaise interprétation acquièrent tout leur sens. Toutes deux s'appuient sur une sélection extrêmement limitée, par les populations rurales les plus humbles, d'informations qui émanent de mesures législatives. Un tel processus montre toute l'importance que revêtent de façon générale ces mesures pour les travailleurs agricoles.

Narcís Gaspar s'est effectivement montré très sélectif lors du choix des contenus de ses notes. Elles ne constituent pas un *divertimento* ni des informations sans impact dans sa vie. Il convient d'observer, par exemple, qu'il n'y a aucune référence à l'occupation française durant la guerre du Roussillon (1793-1795), bien qu'un conflit important, la bataille de la Sierra Negra (17-20 novembre 1794), se

<sup>47</sup> *Novísima Recopilación de las leyes de España*, Madrid, Imprenta de Sancha, 1805-1807, liv. X, titre XV, loi XXI. Mariano PESET et Yolanda BLASCO, « Redención y extinción de censos en el siglo XIX », *Saitabi: Revista de la Facultat de Geografia i Història*, vol. 42, 1992, p. 63-80.

déroule dans une zone très proche de Terrades et que les mouvements de troupes ont touché sa commune. Les notes sur la réduction des pensions et sur l'abolition de la *rabassa* ne sont donc pas fortuites. Elles constituent un élément de plus pour expliquer le processus de transformation identitaire, qui touche les *treballadors* et qui conduira certains d'entre eux à se dénommer *menestrals*. Narcís, dans l'inscription de son décès dans le registre paroissial, le 14 août 1811, sera d'ailleurs identifié en tant que *menestral*.

Le texte de Narcís Gaspar est plus riche que ce que nous avons exposé. Sans les sous-estimer, nous avons laissé de côté dans ce document tous les aspects liés à la religion, tant ceux ayant un caractère dévotionnel que ceux en rapport avec l'activité paroissiale. On pense notamment au passage où Narcís a besoin de justifier vis-à-vis des autres et de lui-même sa prise d'écriture. Le verso du titre intérieur de son livre contient une note, qui se termine par la signature « Narcís Gaspar jeune écrivain », avec laquelle il veut défendre son audace : « le plaisir de l'exercice et du métier d'écrire est tel que le Sauveur du Monde lui-même voulut manifester à quel point il estimait l'écrivain ». Et ensuite, il cite de manière libre divers passages bibliques pour illustrer jusqu'à quel point son Dieu aime l'acte d'écrire et le métier d'écrivain. On retrouve là des arguments religieux propres à la culture et à la mentalité du monde rural du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

## Conclusion

Il n'est pas facile de pénétrer dans la vie des groupes sociaux les plus humbles de la région de Gérone. Dans quelques zones, nous disposons d'indices qui montrent qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, certains d'entre eux ont amélioré leur capacité de négociation dans les conflits sur les droits de propriété et sur les rentes qu'ils génèrent. Il serait raisonnable de penser que ce renforcement de pouvoir est aussi lié à une plus grande capacité pour se débrouiller dans un monde de culture écrite. Dans les deux textes, le poids que possèdent la construction et le maintien du patrimoine personnel en est une forme d'expression.

Cependant, la représentativité sociale des deux manuscrits n'est pas comparable. Le récit de Sebastià Casanovas ne peut pas être utilisé comme un fidèle témoignage de la conscience de classe des ouvriers agricoles de l'Empordà, à cause de ses origines paysannes aisées et de la perspective individualiste qui le traverse. Il ne peut pas non plus être interprété comme le reflet d'un conflit de classes dans le monde rural. En fait, il s'agirait plutôt du reflet de la vie misérable de ceux qui travaillent comme domestiques ou journaliers dans les *masos*, des obstacles auxquels ils sont régulièrement confrontés, et parfois aussi des opportunités qui leur sont offertes ; bref, des personnes qui s'identifient de manière générale comme des *treballadors*. Nous pourrions dire que les origines sociales aisées de l'auteur, bien qu'enlevant une certaine représentativité aux impressions

subjectives de l'ensemble du récit, octroient une plus grande véracité à sa description des conditions de vie des *treballadors*. Quant à Narcís Gaspar, il est sans doute plus représentatif de ce groupe, spécialement de la frange qui finira par se consolider comme *menestral*, mais son témoignage demeure en même temps le plus opaque. Le ton des notes du cahier est très neutre et ses jugements de valeur très modérés, sauf en ce qui concerne les questions religieuses ou les quelques anecdotes personnelles.

Les deux écrits révèlent une façon différente de fréquenter le reste des villageois ainsi que les autorités locales. Dans le cas de Casanovas, les autorités locales de Palau-saverdera, bien qu'étant différentes au cours du temps, finissent toujours par tout lui prendre, et lui se présente à chaque fois comme une victime. Par exemple, au moment de lui facturer la contribution de la paille, on lui fait également payer une taxe pour les terres boisées de son mas. Parmi les annexes qui accompagnent ses mémoires, il y a une requête où Casanovas demande qu'on lui diminue cette taxe. Il signe cette requête en tant que journalier et affirme parler au nom des pauvres qui auraient également beaucoup de terres en friche, alors qu'il est probablement le seul habitant de Palau-saverdera se trouvant dans cette situation. Or le document est intéressant, parce qu'il laisse entendre que les droits de propriété se trouvent conditionnés par les *usos veïnals* (usages de voisinage) – nom donné dans l'Empordà à la coutume de la vaine pâture qui autorise notamment les villageois à bénéficier des terres en friche pour en extraire du bois et alimenter leur bétail – et lui se plaint surtout du fait que ce soient les riches autorités locales qui en profitent.

En revanche, le texte de Narcís Gaspar met en évidence une conscience moins individualiste : en effet, 24 % de ses notes font référence aux affaires collectives, celles concernant la commune ou la paroisse de Terrades. Lorsqu'elles se rapportent à la commune, elles évoquent surtout la formation du patrimoine collectif, depuis les anciennes concessions des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles faites par le vicomte de Rocabertí, jusqu'à l'accord entre villageois pour se répartir certaines terres en 1778. Cet accord établit une différence entre les voisins bénéficiaires – paysans, *menestrals* et journaliers – et consolide l'émergence du secteur le plus riche des *treballadors*, auquel appartiennent les Gaspar. Les notes de Narcís traitent aussi des accords pour payer des procès (1752) ou pour liquider des crédits (1749), ainsi que d'un ban qui interdit le pâturage dans des terres particulières ; le fait qu'il soit publié quatre ans après la répartition mentionnée (1782) ne semble pas fortuit<sup>48</sup>. Les notes en rapport avec la paroisse fournissent des informations sur de

---

<sup>48</sup> Sur les bans comme moyen de fermeture des terres au XVIII<sup>e</sup> siècle en Catalogne, voir Mònica BOSCH, Rosa CONGOST et Pere GÍFRE, « Els bans. La lluita per l'individualisme agrari a Catalunya. Primeres hipòtesis (segles XVII-XVIII) », in Rosa CONGOST et Lluís To (éd.), *Homes, masos, història. La Catalunya del nord-est (segles XI-XX)*, Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1999, p. 299-328.

nouvelles constructions d'autels et de chapelles, sur l'acquisition d'images, de chasubles ou d'ornements, sur la fonte d'une nouvelle cloche, sur la nomination des prêtres qui doivent occuper un des bénéfices ecclésiastiques, sur la constitution de nouvelles confréries religieuses. Autant de notes qui révèlent un degré d'implication très important de Narcís Gaspar dans la vie de sa paroisse.

Finalement, les deux témoignages, malgré leurs particularités, nous apportent des informations précieuses sur l'évolution du niveau de vie de milliers de contemporains. Le cas de Casanovas donne la possibilité de comprendre comment un travailleur agricole est capable, d'abord avec un salaire de journalier et ensuite avec la mise en valeur d'un petit vignoble, d'accumuler progressivement des droits de propriété sur quelques parcelles. Une stratégie qui lui permet d'éviter une dépendance exclusive à l'égard du salaire octroyé par les exploitants des mas, spécialement lorsque celui-ci, dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, ne suit pas le même rythme d'augmentation que le prix des aliments.

La trajectoire suivie par les Gaspar illustre également le déploiement de cette stratégie, depuis déjà la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Leurs origines sont plus pauvres, comme dans tant d'autres cas, mais leurs finances sont davantage assainies. L'adoption progressive de l'étiquette de *menestral* par de nombreux anciens *treballadors* serait la preuve définitive de la réussite de ces tactiques, qui conduisent au succès de milliers de travailleurs d'origine humble ; de même, les biens que bon nombre d'entre eux laissent à leur mort, et que beaucoup de veuves ou héritiers inventorient, constituent la preuve que leur capacité de consommation s'est améliorée peu à peu. Si ces inventaires après décès nous permettent de poser le débat sur une possible révolution industrielle dans la Catalogne du XVIII<sup>e</sup> siècle, les écrits personnels de ces travailleurs nous permettent de le visualiser et de l'illustrer sous un autre angle.